

**Zeitschrift:** Revue de linguistique romane  
**Herausgeber:** Société de Linguistique Romane  
**Band:** 82 (2018)  
**Heft:** 325-326

**Artikel:** Les infinitifs issus du latin -are dans les parlers bas-normands  
**Autor:** Brasseur, Patrice  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-842233>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 30.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Les infinitifs issus du latin *-are* dans les parlers bas-normands

D'une manière générale, les parlers normands situés au nord de ce qu'il est convenu d'appeler la ligne Joret présentent, sous divers aspects, des traits dialectaux plus apparents que ceux du sud de cette isoglosse. En effet, comme on l'a souvent dit, la limite du traitement /k/ (français /ʃ/) de /k + a/ latin initial ou intérieur derrière consonne correspond à celle de l'influence des parlers germaniques. Dans la partie bas-normande de l'aire ainsi formée, les infinitifs et participes des verbes du premier groupe français sont traités différemment selon que leur radical se termine par :

- (1) une consonne non palatalisée, une voyelle ou une semi-consonne ;
- (2) une consonne palatalisée ou un yod (verbes en *-ier* de l'ancien français).

Les données sur lesquelles je m'appuie dans cet article sont presque toutes tirées à la fois de l'*Atlas linguistique et ethnographique normand* (ALN) et de l'*Atlas linguistique de la France* (ALF), accessoirement de l'*Atlas linguistique des côtes de la Manche: de Bray-Dunes à Saint-Quay-Portrieux* (ALCM). Elles ont été converties en API.

### 1. Infinitifs en *-are* derrière consonne non palatalisée dans le nord-Cotentin

Parmi les parlers bas-normands septentrionaux, un ensemble se détache avec une originalité particulière. Il est constitué par le nord-Cotentin, au-delà d'une ligne qui va approximativement de Coutances à la baie des Veys. Cet ensemble contient aussi les îles Anglo-Normandes. Il est certain que le dialecte de cette zone, sans échapper à la variation interne, présente avec les autres parlers bas-normands de nombreuses différences qui attirent l'attention. L'isolement de la presqu'île du Cotentin a aussi développé localement un sentiment d'appartenance très fort, qui se manifeste souvent dans certaines publications et sur Internet, notamment à travers le thème d'une terre de Vikings, noyau dur de la Normandie traditionnelle. La graphie normalisée de

ce que certains n'hésitent pas à appeler 'langue normande' est aussi directement issue de cette petite région.

L'une des particularités du nord-Cotentin est le traitement des infinitifs issus du latin *-are* derrière consonne non palatalisée, voyelle ou semi-consonne. Et si, dans cette partie de mon exposé, je restreins mon objet au nord-Cotentin, c'est que, presque partout ailleurs en Normandie, le produit moderne de *-are* est [e] comme en français.

### 1.1. La situation ancienne

La prononciation des infinitifs en *-er* en français a été un sujet longtemps controversé. Pour résumer, je me reporte à Brunot (1967, 2, 271) qui, traitant brièvement de cette question au 16<sup>e</sup> siècle, écrit :

«après *e*, *r* est tombée dans les infinitifs en *er* [...]. Les habitudes des versificateurs ne changèrent point pour cela [...]. Elles sont souvent ou traditionnelles, ou dialectales, et à les en croire, *r* se serait prononcée partout [...]. Cependant on observe des confusions de participes et d'infinitifs qui ne s'expliquent que par la chute de *r*».

Mais si, selon Thurot (I, 58), Vaugelas (II, 163) constate et blâme la prononciation d'un *e* ouvert devant l'*r* des infinitifs «particulièrement en Normandie», cela ne nous renseigne nullement sur l'ouverture de la voyelle de ces infinitifs après la chute de *r* final. Pour couronner le tout, Thurot ajoute en note : «Cette assertion n'est pas d'accord avec ce qui est attesté de l'habitude que les Normands avaient de prononcer par un *e* fermé les *er* ouverts». Quelle est cette «Normandie» évoquée par Thurot ? Il serait très étonnant qu'il s'agisse du nord-Cotentin, bien éloigné des chemins battus.

Le sire de Gouberville, qui aurait pu être d'un grand secours, utilise bien quelques mots dialectaux, mais ne nous éclaire pas sur la morphologie de ces infinitifs, qu'il écrit selon la norme graphique du français. Quant au texte haguais de la *Vie du bienheureux Thomas Hélie de Biville*, on y trouve les graphies *ei* dans des verbes comme *ameir*, *jeuneir*, *jureir*, mais il n'existe de ce texte qu'une copie du 17<sup>e</sup> siècle (Joret 1884, 63). Louis Havet, cité par Joret (*ibid.*), signale aussi la graphie *ei* à Guernesey au 16<sup>e</sup> siècle, sans cependant citer sa source.

De toute évidence, les textes ne nous apprennent rien de certain sur la prononciation de la finale des infinitifs derrière consonne 'dure' aux 16<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> siècles dans la région qui nous intéresse. Il faudra donc attendre les relevés des lexicographes du 19<sup>e</sup> siècle pour avoir quelques indications plus précises sur ce sujet.

## 1.2. Les données modernes (19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles)

### 1.2.1. L'ALF

Dans la zone de l'étude, l'ALF comprend 9 points d'enquête: 386 Fresville (près du point 10 de l'ALN), 387 Créances (point 14 de l'ALN), 393 Sainte-Geneviève, 394 Auderville, 395 Les Moitiers-d'Allonne, 396 Sainte-Anne (Aurigny) (dont le parler était éteint en 1970), 397 La Trinité à Jersey (point 3[Tté] de l'ALN), 398 Sercq (point 2 de l'ALN), 399 Saint-Pierre-Port à Guernesey (paroisse non enquêtée par l'ALN).

J'ai dépouillé 10 cartes de l'ALF portant sur des verbes dont le radical dialectal se termine par une consonne différente, non palatalisée par un yod ancien: *couper*, *acheter*, *tomber*, *garder*, *allumer*, *miauler/miauner*, *glaner*, *enterrer*, *atteler*, *greffer*. Les résultats figurent dans le tableau 1a (voir pour les tableaux et les cartes *infra* p. 123). J'ai indiqué au bas de ce tableau les formes qui dominent dans chaque point d'enquête ainsi que celles qui sont plus rares. Ces formes sont reportées sur la carte 1.

J'ai aussi consulté 10 cartes concernant des verbes dont le radical se termine par les voyelles *ou* et *o*, ou les semi-consonnes /j/, /w/ et /q/: *charrier*, *chier*, *lier*, *prier*, *scier*, *clouer*, *trouer*, *jouer*, *éternuer*, *puer* (tableau 2a).

### 1.2.2. L'ALN

Dans la même zone, l'ALN comprend 18 points d'enquêtes principales: 1 Guernesey, 2 Sercq, 3 Jersey, 4 Omonville-la-Rogue, 5 Cosqueville, 6 Saussemesnil, 7 Teurthéville-Hague, 8 Surtainville, 9 Magneville, 10 Saint-Marcouf, 11 Auvers, 12 Varenguebec, 13 Portbail, 14 Créances, 15 Blainville-sur-Mer, 24 Marchésieux, 35 Huppain, ainsi qu'une enquête complémentaire (35N Grancamp) et une enquête très partielle (8NE Pierreville).

Comme pour l'ALF, je m'appuie sur 10 cartes répondant aux mêmes critères. Il n'était cependant pas possible de retenir les mêmes mots, pour différentes raisons, qui tiennent en grande partie aux questionnaires des deux atlas, les verbes n'ayant pas toujours été recueillis à l'infinitif. Ces mots figurent dans le tableau 1b: *super* («humer, boire en aspirant; gober»), *canter* («pencher, s'incliner»), *tomber*, *border*, *abîmer*, *glaner*, *embeurrer* («assaisonner; faire la pâtée»), *gauler*, *greffer*, *mouvoir* («remuer; bêcher»). Les terminaisons sont reportées, avec celles de l'ALF sur la carte 1<sup>1</sup>, sans tenir compte, pour dégager la «forme dominante», de la particularité suivante: dans plusieurs

<sup>1</sup> Les points de l'ALN sont en italique gras, ceux de l'ALF en italique normal.

points de l'ALN, après consonne labiale, le radical dégage parfois un [w] surtout devant une voyelle arrondie [œ] ou [ɔ] (points 2, 7 et 8), mais aussi devant [æ] (point 12).

Dans le tableau 2b, on trouvera: *charrier, nettoyer, oublier, crier, noyer, afouer* («exciter (un chien)»), *écouer/surcouer* («couper la queue»), *jouer, ruer, tuer*.

### 1.2.3. Données complémentaires

L'ALCM a cinq points d'enquêtes dans le nord-Cotentin. Même si la thématique de cet atlas est très orientée vers la faune et la flore marines, quelques verbes à l'infinitif apparaissent dans les relevés de terrain, qui datent des années 1980. À Flamanville (Diélette), le type d'infinitif qui nous occupe est en [ɛ], à Auderville, Barfleur et Saint-Vaast-la-Hougue en [o] et à Cherbourg, où le parler est très francisé, en [e].

Lepelley cite également un témoignage pour Le Vrétot<sup>2</sup> (1983): [a] et pour Huberville<sup>3</sup> (1944): [a]. Mais il lit [aɛ] aux points 7 (Teurthéville-Hague) et 8 (Surtainville) de l'ALN pour [œ] ou [ɔ] (diphthongués ou non), [aɛ] pour [ɐ] ou [ɛɛ] au point 4 (Omonville-la-Rogue) et [a] pour [œ] ou [ä] au point 9 (Magneville).

Les relevés de Le Joly-Sénoville sur «le patois ou langage parlé par les habitants de la presqu'île du Cotentin surtout par ceux du canton de Saint-Sauveur-le-Vicomte et voisins», ne donnent qu'un aperçu global de la situation en notant par la graphie *-ai* des verbes comme *copai* «couper», *enshorchelai* «ensorceler» ou *machacrai* «massacrer» (1880-82, 152). D'autres transcriptions laissent penser que *ai* représente une notation de [ɛ]<sup>4</sup>.

Pour le Val de Saire, Lepelley transcrit l'infinitif en *-er* derrière consonne dure par [o] (1973, § 54), traitement connu sous l'appellation de «potement», mot tiré du verbe dont les locuteurs eux-mêmes qualifient le phénomène. Romdhal le transcrit par *-ō*, qu'il décrit comme un [o:] (1881, 11). Lepelley (1973, § 349) note [e] derrière voyelle ou semi-voyelle, notamment dans les verbes où un *r* intervocalique s'est amuï, traitement typique du Val de Saire. Romdhal fait le choix étonnant de noter ce même *r* en gras tout en précisant: «le son est si peu marqué que, l'entendant pour la première fois devant un

<sup>2</sup> Simon, Jean, 1983, *Le parler du Vrétot (Manche). Vocabulaire de la ferme*, mémoire de maîtrise, dactylographié.

<sup>3</sup> Mouchel, Alfred, 1944, *Glossaire et expressions du parler normand (Valognais et Val de Saire)*, Avranches.

<sup>4</sup> Lepelley y voit curieusement «un son intermédiaire entre [a] et [ɛ] (è ouvert) [qu'il notera] á» (2005, 55).

e final, on a de la peine à le distinguer de la voyelle suivante» (*ibid.*, 13). Il écrit donc ainsi *afoué* «grogner» ou *coué* «couver», mais aussi *puré* «couler, dégoutter», qui se comporte comme si le *r* y était amuï.

Pour la Hague, Jean Fleury, originaire de Vasteville, près du point 7 de l'ALN, transcrit -*áě*, que ce soit derrière consonne dure ou semi-consonne. On retiendra particulièrement de Fleury (1886) que le potement n'est pas général dans la Hague, mais concerne seulement Auderville, si l'on en croit, dans son dictionnaire, cette indication *s. v. potâe*: «prononcer les finales en *o* au lieu de *áě*. On pote de père en fils à Auderville et au Val de Saire».

À Guernesey, Métivier (1870), qui se dit originaire de la paroisse du Câtel (centre de l'île), transcrit ces finales par -*air*, tout comme Marie de Garis, dont les relevés concernent essentiellement Saint-Pierre-du-Bois et les paroisses du sud-ouest de l'île. Les notations du linguiste Albert Sjögren (1964) sont régulièrement en *ai* ou *ae*, la voyelle *a* étant parfois déclarée moyenne et pouvant être allongée, tandis que l'indication de la diphtongue est souvent omise. Cet auteur, qui n'observe pas de différences notables entre les diverses paroisses de l'île, précise par ailleurs que le [a] guernesiais est plus proche de [ɔ] que le [a] du français, ce qui conforte mon opinion sur le sujet, puisque j'ai toujours noté [ɔ] ou la diphtongue [ɔi] pour ces mêmes terminaisons.

Pour Jersey, Le Maistre (1966), originaire de la paroisse Saint-Ouen, dans l'ouest de l'île, ne dit rien de cette terminaison verbale, qu'il transcrit -*er*. Spence indique cependant que, dans la paroisse de Saint-Ouen «l'opposition entre les phonèmes brefs *ɛ* et *ɛ̃* est neutralisée, le phonème unique étant réalisé sous la forme d'une voyelle ouverte» (1985, 154). Et il ajoute: «Ailleurs, l'*ɛ̃* se réalise comme une voyelle ouverte – très ouverte dans le parler de St-Brelade» (*ibid.*, 155). Selon lui, ailleurs qu'à Saint-Ouen, *akate* «acheter» s'oppose à *akate* «acheté», cette alternance valant pour tous les verbes de la première conjugaison (*ibid.*, 155).

### 1.3. Analyse critique des données des atlas

On pourra d'abord comparer les données pour trois verbes qui figurent à la fois dans l'ALF et l'ALN: *tomber* (ALF 1311, ALN 1198,) *glaner* (ALF 649, ALN 148), *greffer* (ALF 666, ALN 234).

Concernant le verbe *tomber* dans les îles Anglo-Normandes, les deux atlas s'accordent sur un type lexical différent, issu du latin *cadere*. Pour ce qui est des deux autres mots, les données concordent pour Jersey et partiellement pour Sercq, mais pas du tout pour Guernesey où Edmont a noté une terminaison [ɛ] pour *glaner* et [ji] pour *greffer*, ce dernier subissant pour ainsi dire le traitement des verbes dont le radical se termine par une consonne

palatalisée, comme on le verra en 2. Ces deux formes sont atypiques — inconnues des autres paroisses de l'île. Elles pourraient être spécifiques du parler recueilli par Edmont, qui est celui de la ville de Saint-Pierre-Port, dont je n'ai pas trouvé de témoins lors des enquêtes de l'ALN et pour lequel il n'y a pas d'autres témoignages.

Sur le continent, la différence la plus notable concerne la pointe de la Hague, dont le parler tranche avec le reste de cette zone. Le point 394 de l'ALF est Auderville. L'enquête de l'ALN est à Omonville-la-Rogue (point n° 4), à une dizaine de kilomètres de là. La forme en [e] de l'ALF pour *tomber* est inattendue, probablement francisée. Car l'infinitif en [o] est effectivement confirmé pour ce verbe par Marie à Auderville et Saint-Germain-des-Vaux (1974, 25). Ceci montre au moins que, comme l'affirmait Fleury, les formes en [o] ne sont pas utilisées partout dans la zone.

Quant aux désinences [ɛ] du point 395 (Les Moitiers-d'Allonne), village situé à mi-chemin entre les points ALN 8 et 13, elles concordent avec celles de l'ALCM dans la commune voisine de Barneville-Carteret où j'ai noté un [e]. Cette petite aire tranche avec les secteurs voisins, selon un processus typique des zones de contact: c'est une troisième forme qui apparaît, ici en l'occurrence celle du français, comme sous l'effet d'un refus de choisir entre deux formes dialectales très différentes.

Une autre constatation d'ordre général s'impose: dans les 90 formes du tableau, Edmont note 25 voyelles longues. Bien que la présence de diphtongues dans ces parlers plaide pour l'existence de voyelles initialement longues, des allongements de position ne semblent pas exclus. Cela tient, selon moi, au déroulement de l'enquête par question-réponse: les finales de mots sont fréquemment en finale absolue et particulièrement sous l'accent. Edmont note aussi deux diphtongues à premier élément long, sans doute parce que l'élément accentué de la diphtongue peut être perçu comme tel.

#### 1.4. *Réfutation des hypothèses d'un maintien du a latin dans les finales -are*

##### 1.4.1. *Hypothèses du maintien du a latin*

Les infinitifs en [a], que l'on ne trouve pas ailleurs en Normandie, sont en réalité peu nombreux dans les parlers du nord-Cotentin. L'ALN les a enregistrés aux points 10, 12 et, de manière très localisée, au point 35N, situé dans le Calvados à la limite orientale de cette zone. L'ALF les a notés au point 386, à proximité du point 10 de l'ALN. Ailleurs, ce qui peut être vaguement perçu comme un [a] correspond plutôt à une voyelle centrale ([ɛ], au point 4 dans la

Hague) ou postérieure ([ɒ], presque toujours diphtongué en [ɔ̃] à Guernesey). Certains ont cru voir dans ce [a] une survivance du latin *-are*.

Fernand Lechanteur, qui reprit momentanément après Charles Guerlin de Guer le flambeau de l'atlas linguistique de la Normandie et qui connaissait bien les parlers du nord-Cotentin, dont il était originaire, élimine d'emblée cette hypothèse, sans pourtant juger utile de s'en justifier, tant elle lui paraît saugrenue : « Au N-O dans la Hague, *a* tonique libre aboutit à... *a*, ce qui conduit un chercheur local à de fâcheuses considérations sur la survivance de ce son depuis le latin » (1948, 114). Lechanteur fait sans doute là allusion aux élucubrations historico-étymologiques de Fleury<sup>5</sup>. Charles Joret aussi se refusait à « admettre que cette voyelle [*a* latin accentué] a persisté beaucoup plus longtemps dans le parler populaire de la Hague ou du Val de Saire que dans les autres idiomes de la langue d'oïl, ce qui serait un fait sans analogue dans la phonétique française » (1884, 62). Joret, que Fleury<sup>6</sup> avait pourtant lu, avait donc pris soin de démontrer soigneusement la fausseté de cette hypothèse (*ibid.*, 60-64). Mais il est probable que le sentiment de fidélité aux origines, joint à la fierté identitaire de l'érudit local soucieux de montrer la spécificité de sa petite région, participe à ces explications hasardeuses.

Cette idée que le *a* latin originel se serait maintenu envers et contre tout dans cette micro-région pendant deux millénaires est reprise, avec d'autres arguments, par René Lepelley, lui aussi originaire de l'extrême nord de la Manche. Extrapolant à partir des articles de Bodo Müller (1974) et de Christian Schmitt (1974), Lepelley s'est attaché à tracer les contours du « couloir romanique » dans un article de toponymie consacré à l'évolution du *w* latin et germanique au nord de la Loire. Le « couloir romanique », qui

<sup>5</sup> « La tendance ordinaire des langues est de descendre de *a* en *e*. Aux abords des villes, dans les localités où l'on a cherché à se rapprocher du langage français, on prononce et on écrit *e*. C'est à mesure qu'on s'éloigne des villes que la prononciation *áě* des verbes, des participes, des substantifs, va s'accroissant de plus en plus. *Aě* est donc la prononciation traditionnelle. Les vieillards que j'ai interrogés dans mon enfance m'ont assuré que leurs ancêtres n'avaient jamais prononcé autrement. Jusqu'à preuve du contraire, nous nous en tiendrons donc à l'explication la plus simple et la plus naturelle. Le latin a fourni l'*a* et les Haguais l'ont conservé. Ils devaient se trouver d'autant plus disposés à conserver cette voyelle latine qu'ils la rencontraient également dans les autres langues dont la leur est sortie. Si, en latin, la majorité des verbes se termine en *are*, la terminaison *a*, *at* est aussi celle qui se rencontre le plus fréquemment dans le breton à l'infinitif. En norois, en suédois, l'immense majorité des infinitifs est en *a*. Ainsi, sur les quatre langues dont le haguais s'est formé, trois ont ordinairement la voyelle *a* à leur infinitif. L'étonnant n'est donc pas que les Haguais l'aient gardée, l'étonnant serait qu'ils y eussent renoncé » (Fleury 1886, 12).

<sup>6</sup> Charles Joret et Jean Fleury étaient tous deux membres de la prestigieuse Société de linguistique de Paris.



correspondrait aux zones frontières de l'empire romain devant être sécurisées, comprendrait les territoires situés au nord et à l'est d'une ligne en arc de cercle allant de Granville à Bourg-en-Bresse, en passant par Évreux, Beauvais, Vitry-le-François et Besançon (2004, 517-536). Partant de cette hypothèse, Lepelley attribue le maintien de *c + a* latin au nord de la ligne Joret au fait que «cette région [périphérique de la Gallo-romania] avait été plus fortement romanisée que la Gaule centrale» (Lepelley 2005, 47). Cette zone est cependant bien plus réduite que la précédente, puisqu'elle se limite aux parlers septentrionaux de Normandie et de Picardie. Cherchant d'autres éléments pour étayer cette hypothèse, il en vient à plusieurs terminaisons latines en *-atu* (adjectifs, participes passés), *-ate* (noms)<sup>7</sup>, et surtout *-are* (infinitif) où le *a* latin se serait maintenu (en connaissant cependant quelques «avatars», que nous examinerons plus loin dans une autre optique). Ce «réduit romannique» ne concerne que quelques cantons de l'extrême nord du département de la Manche, où Valognes aurait joué le rôle d'un centre culturel important dans la diffusion par l'école d'un latin non corrompu. Cette hypothèse hardie impliquerait que la diphtongaison romane de *a* latin accentué n'y aurait pas eu lieu et rattacherait donc sous cet aspect – Lepelley ne s'aventure quand même pas plus loin – les parlers du nord de la Manche aux parlers occitans.

Rien de cela, bien sûr, ne peut être étayé par des textes. Nous n'avons là que le point de départ et le résultat final attesté au 19<sup>e</sup> siècle. La réalité paraît cependant beaucoup plus ordinaire: comme ailleurs, le *a* accentué latin est d'abord passé à [e], comme on peut le constater dans d'autres infinitifs.

#### 1.4.2. Le traitement [e] de divers infinitifs en *-are*

Le [e] issu du *a* latin s'est maintenu dans divers infinitifs où il a eu tendance à ne pas subir de processus évolutif autre que la simple ouverture en [ɛ]. C'est le cas des verbes où la finale est précédée d'une semi-consonne, en particulier d'un [j], ou d'une voyelle, spécialement après la chute de *r* intervocalique.

##### 1.4.2.1. Verbes dont le radical se termine par une semi-consonne

Voyons ce qu'il en est dans les atlas, sachant que les semi-consonnes /j/, /w/, /ɥ/ peuvent faire place à leur variante distributionnelle, la voyelle correspondante /i/, /u/, /y/, en cas de diérèse. Pour [j] je me réfère aux cartes

<sup>7</sup> On trouve deux noms en *-ate* dans l'ALF: *clarté* (299), *été* (491) et un seul dans l'ALN: *mauvaiseté* «méchanceté» (1243). Leur terminaison, parfois francisée, est globalement identique à celle des infinitifs en *-are*. Il en est de même pour quelques mots en *-é* (*-atu* latin) dans l'ALF: *pré* (1087) et dans l'ALN: *pré* (23 «prairie humide» et 24 «prairie qu'on fauche»), *fossé* (500 «talus d'une haie de haut jet» et 502 «fossé d'écoulement»), *ainé* (1328), *côté* (1510).

*charrier, chier, lier, prier, scier* de l'ALF et aux cartes *charrier, nettoyer, oublier, crier, noyer* de l'ALN; pour [w] et [ɥ] respectivement à *clouer, trouver, jouer, éternuer, puer* et *afouer, écouer/surcouer, jouer, ruer, tuer*. Ces données, qui sont reportées sur les mêmes tableaux (2a et 2b), montrent des résultats sensiblement différents et témoignent de la complexité de la situation dans le nord-Cotentin et dans les Îles; si bien que l'on peine parfois à distinguer entre le régulier et l'exceptionnel.

Après [j], outre quelques cas d'un traitement [i], normalement réservé aux radicaux se terminant par une consonne palatalisée (v. II), c'est [e] ou [ɛ] qui prévalent partout, sauf aux points ALN 1 et 35N<sup>8</sup> et, dans une moindre mesure, au point 2, où l'on constate le traitement ordinaire. Lepelley (1973, § 58) cite aussi, par exemple: [apje] « appuyer », [nje] « noyer », [jwe] « jouer », [rɥe] « lancer (des pierres) » ou [tɥe] « tuer ». Ceci montre donc que la présence de la semi-consonne antérieure et non arrondie [j], empêche généralement l'ouverture du [e] au-delà de [ɛ].

Après [w] et [ɥ] la situation est plus complexe et les données des deux atlas diffèrent. Mais, d'une manière générale, le nombre de mots qui subissent le traitement ordinaire avec évolution de [ɛ] est plus important, surtout pour la semi-consonne [ɥ] qui ne se distingue de [j] que par le trait labial. Quoi qu'il en soit, la présence massive dans les tableaux 2a et 2b, des voyelles [e] ou [ɛ] atteste clairement d'un traitement du *a* latin accentué libre semblable à celui en français.

#### 1.4.2.2. *Verbes dont le radical se termine par une voyelle après chute de r intervocalique*

Dans plusieurs parlers normands, le *r* intervocalique a subi divers avatars qui l'ont conduit jusqu'à l'amuïssement, dans des mots comme *cirer, écurer, parer, labourer*, etc. C'est particulièrement le cas dans le Val de Saire, où l'ALN compte deux points: au point 5, le *r* intervocalique est amuï (Brasseur 2011, 367); au point 6, il aboutit parfois à [j] ou est amuï (*ibid.*, 365, 367). Le point 393 de l'ALF est proche du point 5.

Or, aux points ALN 5 et 6 et ALF 393, l'infinitif reste en [ɛ] (au lieu de [o]), ce que confirme Lepelley, qui postule « que le *r* intervocalique, avant de s'amuï totalement, s'est d'abord affaibli en yod » (1973, § 59). On rejoint ainsi le cas de figure traité en 4.2.1. Lepelley trouve ce yod à Montfarville, l'ALN l'a parfois noté à Saussemesnil (point 6), plus rarement dans la Hague, et même dans le Pays de Caux. Ceci conduit nécessairement à une double conclusion:

<sup>8</sup> Je n'ai pas trouvé d'exemples pour [w] et [ɥ] dans ce point de l'ALN.

la terminaison de l'infinitif était en [ɛ] (et non en [a] ou [o]) avant la chute du *r* intervocalique et cet amuïssement a précédé l'évolution du [ɛ] jusqu'à [o]. En outre, il est certain que l'affaiblissement du *r* intervocalique a eu lieu à Jersey après 1565 (Brasseur 2011, 383). Toutes choses égales, si l'on considère que les tendances évolutives des parlers du nord-Cotentin et des îles Anglo-Normandes se sont manifestées à la même époque, cela signifie que le potement du Val de Saire ne s'est pas réalisé avant le 17<sup>e</sup> siècle. C'est peut-être la raison pour laquelle on n'en trouve aucun exemple dans les milliers de pages écrites par le sire de Gouberville. Tout cela montre clairement que le *a* latin a subi dans le nord-Cotentin, comme partout en Normandie le même traitement qu'en français.

#### 1.4.3. Les verbes issus du latin *-ēre* (fr. *-oir*)

On sait que les verbes issus du latin *-ēre* (fr. *-oir*) aboutissent normalement à [ɛ] dans la plupart des parlers normands, suivant en cela le traitement largement répandu dans les parlers de l'ouest du domaine d'oïl de *ē* latin accentué libre. Il est particulièrement intéressant de remarquer que ces verbes subissent souvent dans le nord-Cotentin le traitement des verbes en *-er*<sup>9</sup>. Les tableaux 3a et 3b reproduisent les données de l'ALF pour *vouloir, avoir, voir, pouvoir, recevoir, savoir* et de l'ALN pour *vouloir, falloir, valoir, pouvoir, devoir, savoir, avoir*. Même si l'on peut toujours invoquer l'analogie, ce traitement est une nouvelle preuve que, indépendamment de la provenance de [ɛ] ou [e] final, la tendance est à l'ouverture en [a], se prolongeant dans diverses évolutions secondaires.

### 1.5. L'évolution de [ɛ] issu du *a* accentué latin. Cas particuliers

#### 1.5.1. Le parler d'Aurigny

À Aurigny, les notations d'Edmont sont diverses – quatre réalisations différentes pour les dix mots examinés: [e] ou [ɛ], la voyelle arrondie [ø] et une diphtongue [a:ɛ] – et cette situation est difficile à interpréter. Emmanuelli (1906, 136) nous dit qu'en raison des difficultés de communication, Edmont n'a sans doute séjourné à Aurigny que quatre heures – le temps où le bateau hebdomadaire est resté à quai. Lui-même, dans la version aurignaise qu'il donne de la parabole du semeur, transcrit (après translittération en API) [syma:j] «semer» et [ɛtufaj] «étouffer» (*ibid.*, 142) et dans la liste de vocabulaire (1907, 45-52): [akataj] «acheter», [aru:zaj] «arroser», [ʃātø] «chanter», [ramodaj] «déchiqeter», [dyra:ɛ] «durer», [dezeɪte] «essarter», [fna:j]

<sup>9</sup> Certains changent ici et là de conjugaison pour s'aligner sur les verbes du 2<sup>e</sup> groupe.

«faner», [rabure] «labourer», [lva:ɨ] «lever», [noʒø] «nager», [lyraj] «parler», [pu:mene] «promener», [ramoseɛ], [ramosay] «ramasser», [sune] «sonner», [turna:ɨ] «tourner», [vaãtaj] «venter». Il est clair que les finales [aj] d'Emmanuelli représentent des diphtongues, mais, sauf lorsqu'il les note longues, elles ne portent pas de signes diacritiques dans son système graphique, si bien qu'il n'est pas possible de savoir s'il s'agit d'une voyelle antérieure ou postérieure, à moins qu'il ait volontairement choisi de ne pas en décider. Les finales données par Emmanuelli sont majoritairement en [aɨ] (voire [aɨ̃]), plus rarement en [ɛ], [e], [ø], [aɛ̃], ce qui est conforme aux notations d'Edmont, le second élément de la diphtongue étant par nature plus difficilement perceptible et assimilable à une voyelle plus ou moins fermée<sup>10</sup>. Cette forte variation est peut-être due à la diversité de la population de l'île. Il semblerait en effet que les contacts des habitants d'Aurigny avec Cherbourg aient été fréquents, d'après le seul témoin autochtone que j'ai rencontré à la fin des années 1970<sup>11</sup>. Emmanuelli précise d'ailleurs (en 1902-03) qu'Aurigny est l'île anglo-normande la plus anglicisée et il ajoute : « À cause de la proximité avec la Hague, de nombreux garçons ou filles de ferme de la côte française trouvent à s'embaucher dans l'île. Excellents travailleurs, ils s'y marient souvent et apportent avec eux l'influence de leurs parlers d'origine » (*ibid.*, 141).

### 1.5.2. Guernesey

La diphtongue [ɔɨ] que l'on trouve dans toutes les paroisses de Guernesey, à l'exception de la ville de St-Pierre-Port<sup>12</sup> où Edmont a noté [e], est spécifique,

<sup>10</sup> Il est intéressant de s'attarder sur la notation [a:ɛ̃], car elle correspond à l'orthographe normande dite « normalisée ». Cette orthographe, qui a été instaurée par Fernand Lechanteur après la Seconde guerre mondiale et reprise depuis cette époque par les régionalistes normands de la Manche, a canonisé la graphie *-aer* comme terminaison des infinitifs en question. Cet *-aer* représente une diphtongue dont le premier élément est un [a] (ou plutôt un [a] ?) et le second élément un [ɛ] (plutôt qu'un [ɛ̃]), comme semblent le montrer principalement dans la Hague les terminaisons [aɛ̃] correspondant au français *-ée*. Mais, une fois mise de côté la notation d'un premier élément long dans l'ALF, à ma connaissance, les diphtongues [aɛ̃], [aɛ̃], [aɛ̃], [aɛ̃] ne figurent pas dans l'ALN en tant que terminaisons d'infinitif. Selon moi, cet *-aer*, dont nous avons quelques représentants dans le parler d'Aurigny enregistré par Edmont à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, est une approximation de la large palette de diphtongues, que j'ai entendues chez des locuteurs de la Hague. Il est évidemment abusif de l'étendre à l'ensemble des parlers bas-normands, voire même seulement à ceux du Cotentin.

<sup>11</sup> Les souvenirs dialectaux confus de cette personne qui avait passé une partie de sa vie hors de l'île n'ont pas pu être retenus pour figurer dans l'ALN.

<sup>12</sup> On ne peut pas envisager globalement les parlers de Jersey et Guernesey. Ces deux grandes îles sont divisées en paroisses, qui possèdent chacune leur propre identité linguistique et se différencient parfois en matière phonétique aussi bien que lexicale.

mais se situe au terme du processus d'arrondissement de [a]. Elle se présente plus rarement comme une voyelle simple [ɔ]. On trouve par ailleurs deux exemples de [ɔ] au point 12 de l'ALN.

1.5.3. *Le « potement » ou la postériorisation de [æ] > [ɛ] > [ɔ] qui se ferme en [o]*

Reste à considérer le traitement [o], que l'on considère souvent comme typique du Val de Saire, mais qui se trouve également très localisé dans la pointe de la Hague<sup>13</sup> (Auderville et Saint-Germain-des-Vaux) ainsi qu'à Portbail. Lepelley (1973, § 54-56) donne quelques précisions sur les mots concernés : sans entrer dans les détails, le « potement » touche les infinitifs, participes passés et noms « dont la terminaison correspond à /é/ du français » (*ibid.*, § 54). Lepelley indique par ailleurs qu'il s'agit d'un *o* fermé ; Edmont note aussi un *o* fermé assez souvent long. Pour ma part, j'ai souvent hésité entre [o] et [ɔ] dans le Val de Saire (ce que je transcris en API par [ɔ̄] (ou [ɔ̄] ?), mais le *o* m'a paru souvent ouvert à Portbail. Quoiqu'il en soit, il s'agit toujours d'une voyelle postérieure arrondie<sup>14</sup>.

Si l'on admet la validité du témoignage du texte de la *Vie du Bienheureux Thomas de Biville*, ce traitement n'est pas antérieur au 17<sup>e</sup> siècle. Joret, mettant en parallèle le cas des infinitifs en *-are* et des finales d'imparfait de ces verbes, va même beaucoup plus loin : « il semble, du moins pour *o*, que ce son soit en train de se produire en ce moment même. J'ai dit qu'on ne le rencontrait pas, la seconde personne du pluriel exceptée, à l'imparfait de l'indicatif de la première conjugaison ; c'est du moins ce que m'a assuré M. Le

<sup>13</sup> Pour Fleury (1886, 98) : « Le scandinave s'est uni au breton pour maintenir dans le haguais l'*a* des infinitifs latins, et a probablement inspiré ce potement, cette prononciation des finales en *ó* aigu, qui prévaut au Val de Saire et à l'extrême Hague ».

<sup>14</sup> Ici encore, Fleury ne manque pas de recourir à la scandinavomanie : « Quant à la substitution de l'*ó* aigu à l'*á* aigu dans ces finales au Val de Saire et à la pointe de la Hague, elle ne me semble pas très difficile à expliquer. Les pirates normands s'étaient fait une enceinte fermée de la pointe de la Hague, comme l'atteste le Hague-Dyk. À l'autre pointe de la presqu'île se trouve le port de Barfleur, le plus fréquenté de la presqu'île, le seul fréquenté même par les hommes du Nord. L'influence scandinave a dû naturellement être prépondérante sur ces deux points. Or chez les Scandinaves, l'*a* a une tendance à passer à l'*o*, au point qu'on a créé un signe spécial *â* pour figurer ce son intermédiaire entre *o* et *a*. De là à l'*ó* aigu du Val de Saire, il n'y a qu'une nuance. Ainsi sur les points où l'influence scandinave a prédominé, l'*a* du breton et du latin a passé à *o* ; il est resté *á* à la Hague et ailleurs. Cependant, comme l'*á* latin dans les pays voisins avait une tendance à passer à l'*e*, comme dans beaucoup de mots haguais il y passait, le haguais, sans renoncer à l'*a*, a placé à côté un petit *e* enclitique, *áě*, (à Guernesey, *ái* » (1886, 13). On appréciera cette dernière phrase, particulièrement savoureuse.

Boullenger, dont les renseignements sont certainement exacts, mais doivent se rapporter à l'état du patois tel qu'il était il y a déjà un certain nombre d'années; l'instituteur actuel d'Auderville, au contraire, m'a affirmé qu'on terminait en *o* toutes les personnes anciennement en *ais* ou *èe*, ainsi *j'arivo* » (1884, 64).

Lepelley explique le potement par la postériorisation de la voyelle [a] devenue [ɑ] (puis arrondie en [ɔ]). Il triture cependant quelque peu les données de Simon en voulant voir au Vrétot un [ɑ], bien que l'auteur maintienne qu'il s'agit bien d'un [a] (Lepelley 2011, 56) et celles de Le Joly-Sénoville dans lesquelles il interprète curieusement le « digramme *ai* » comme « un [a] très fermé » (*ibid.*, 55), contrairement aux habitudes graphiques du français. L'ALN atteste bien quelques rares [ɔ] aux points 9 (où c'est [œ] qui domine largement) et 12 (parmi les nombreux [a]). Mais on trouve cette voyelle surtout à Guernesey, loin de la zone de potement. Quoi qu'il en soit, tout cela ne préjuge pas, comme on l'a vu, de l'ancienneté du phénomène.

Mais le potement s'explique tout aussi bien par le produit d'une évolution du [œ]. La voyelle arrondie [œ], dont l'articulation s'est postériorisée – l'étape [ɛ] en témoigne – peut aussi être le point de départ d'une évolution, très probablement tardive en [ɔ] (ALN 13), qui se ferme davantage (ALN 5, 6, 13) pour aboutir finalement à [o] (ALN 4, 13; ALF 393). Cela s'accorde bien avec la position périphérique des différents infinitifs en [o]/[ɔ]. On note d'ailleurs dans la région une certaine confusion entre [œ]/[ø] et [ɔ]/[o]. En effet, la voyelle [ɛ] est, sans conteste, bien attestée dans le nord-Cotentin dans les infinitifs, mais aussi dans les mots en *-eux*. Elle est particulièrement en usage au point 5 (ex.: [fœukjœ] « faucheur », [aœuzœ] « arroseux » pour « arrosoir », [gveœ] « cheveux »); mais on la trouve aussi aux points 8 ([gve:] « cheveux », [muʃe:] « moucheux » pour « mouchoir »), 9 ([mɔ̃tɛ] « monteux » pour « pied gauche (du cheval) », [muʃe:] « mouchoir », 10 ([kaɲe] « cagneux ») et 13 ([gve:] « cheveux »). Il s'agit d'une réalisation intermédiaire entre [œ] et [ɔ] (ou [ø] et [o]), attestée aussi pour [ɛ] « os » (6, 9, 13) ou [dɔjɛ] (6, 9, 12), [dɛjɛ] (10) « deillot » pour « doigtier ».

#### 1.6. *Aperçu de la morphologie verbale: les participes passés en -atu, -atos, -ata, -atas*

Dans le volume 5 de l'ALN (à paraître), des cartes synthétisent chacune de ces terminaisons de participes passés. J'en extrais les données qui concernent les points d'enquêtes en question dans cet article. Plusieurs observations s'imposent:

- Seul le point 1 ne distingue pas l’infinitif des différents participes. Ailleurs, l’infinitif a, grosso modo, la même forme que le participe masculin.
- Les points 35 et 35N, et peut-être aussi 14, voire 2, situés en périphérie de la zone, ont aux deux nombres du féminin une forme semblable, mais qui se distingue du masculin pluriel. Ailleurs les deux nombres du féminin et le masculin pluriel sont identiques. Ce résultat est attendu, puisque, de manière générale, en Normandie, les pluriels vocaliques ont tendance à l’allongement, particulièrement en finale absolue, hors «effets de clause» (Carton 1983). Il en est de même des féminins en *-ée*, caractérisés anciennement par une voyelle longue (Thurot, 2, 51 *sqq.*).

L’ouverture des finales de participes passés caractérise les parlers du nord-Cotentin par rapport à l’ensemble des parlers normands qui, au contraire, ont généralement une voyelle longue fermée [e:] aux deux nombres du féminin. Au masculin pluriel, la situation est plus complexe, mais la constatation est la même, au moins pour le voisinage de la zone étudiée (points ALN 14, 15, 23, 24). L’ouverture de la voyelle arrondie s’accompagne dans la grande majorité des cas d’une postériorisation, qui me paraît être le trait le plus spécifique de ces parlers. Sachant qu’en Basse-Normandie, [ɔ] n’est jamais une voyelle brève en finale, cette postériorisation, aboutissement final d’un processus qui ne peut pas phonétiquement mener plus loin, s’accompagne donc d’un allongement plus ou moins marqué.

Ce qui ne se produit que modérément et seulement dans quelques points pour les voyelles brèves de l’infinitif et du masculin singulier se maximalise et se généralise donc en cas d’allongement de la voyelle.

### 1.7. L’évolution de la désinence d’infinitif *-[e]* de l’ancien français

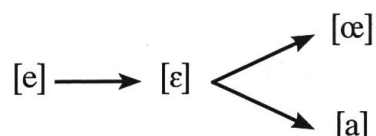
Comme en français, la diphtongue romane *\*ae* a abouti en Normandie à un *e* probablement fermé (Fouchet 1958, 2, 251)<sup>15</sup>. Et, comme en français, cette voyelle a abouti finalement à [e]. Dans le Cotentin, deux tendances phonétiques sont à l’œuvre parallèlement : l’ouverture du [e] en [ɛ], puis en [a] et l’arrondissement du [ɛ] en [œ]<sup>16</sup>. Cet arrondissement se manifeste, en outre, à plusieurs étapes du processus évolutif. Enfin, la position finale sous l’accent a

<sup>15</sup> Selon Bourciez, «à divers indices, il est cependant permis de supposer que, dans *mer*, *bonte(t)* et semblables, l’ancien français, après avoir connu un *e* ouvert long, l’avait uniformément fermé» (1967, § 35, historique).

<sup>16</sup> Contrairement à Lepelley qui «retiendr[a] les trois types principaux dont les autres ne sont que des variantes : [a], [o] et [ae], ce dernier rappelant la diphtongue intermédiaire qui, vers le VI<sup>e</sup> ou VII<sup>e</sup> siècle a fait passer, dans le domaine d’oïl, la voyelle [a] à la voyelle [e]» (2005, 60-61).

sans doute provoqué rapidement un allongement, puis une diphtongaison, que l'on trouve dans les parlers les moins régis par l'influence du français central et les plus sujets à la variation interne.

Globalement, en Normandie, l'évolution du [e] de l'ancien français dans les infinitifs en *-er* derrière consonne dure peut donc se résumer de cette façon :



- Le [e] de l'ancien français s'est d'abord ouvert en [ɛ]. Que ce soit du fait du maintien d'un état ancien ou sous l'influence du français, on ne trouve [e] dans cette zone que de manière très localisée, aux points ALF 386 et 387, à Jersey et Guernesey et même à Aurigny.
- [ɛ], qui se trouve à la périphérie sud (ALN 3, 11, 14, 15, 24, 35), ainsi que sporadiquement (ALF 395, 396, 399), chez les pêcheurs de Diélette et probablement aussi sous la plume de Le Joly-Sénoville, parfois diphtongué en [ɛj] (ALF 397) a pu subir deux processus évolutifs différents : l'arrondissement en [œ], qui occupe partiellement le nord-ouest (ALN 2, 9) et le centre, avec une éventuelle fermeture en [ø] (ALF 396) et, à l'inverse, une plus grande ouverture en [œ̃] (ALN 2), et surtout des produits issus de la diphtongaison : [œj], [œ̃j] (ALN 7, 8, 9).
- Le cas de Sercq est particulièrement éclairant. En effet, cette île, auparavant inhabitée, fut peuplée en 1565 par Hélier de Carteret et quarante familles de la paroisse de Saint-Ouen à Jersey. Selon le schéma évolutif que je propose, le [œ] de Sercq (souvent particulièrement ouvert) est sans rapport avec le [ɲj] de Guernesey<sup>17</sup>, mais en lien direct avec le [ɛ] de Jersey, par un simple arrondissement de cette voyelle. Ceci induit donc que [ɛ] était déjà la terminaison des infinitifs en question en 1565 et constitue une nouvelle preuve, s'il en était besoin, de l'ancienneté du traitement en [ɛ] du *a* latin accentué libre dans les infinitifs en *-are* derrière consonne dure<sup>18</sup>. Malgré tout, la tendance à l'arrondissement se

<sup>17</sup> Sercq est deux fois plus éloignée de Jersey que de Guernesey et les contacts, en tout cas à l'époque moderne, ne sont réguliers qu'avec cette dernière île.

<sup>18</sup> La présentation cartographique qui, par commodité, place les îles dans des encarts, ne doit pas faire oublier la réalité géographique. En fait, l'île de Jersey, qui dépendait autrefois du diocèse de Coutances, est nettement la plus proche du continent et



manifeste dans la paroisse de Saint-Martin, à Guernesey, où j'ai relevé des infinitifs en [ø̃].

- [a], issu de l'ouverture de [ɛ], ne possède une aire compacte que dans la partie sud-est (ALN 10, 12). Le processus d'ouverture est parfois restée à un stade intermédiaire [æ] (ALN 10, 12), parfois avec centralisation en [ɐ]<sup>19</sup> (ALN 4). Mais la voyelle [a] peut-être aussi centralisée: [ä] (ALN 9, 10) très antérieure: [a̠] (ALN 35N), longue [a:] (ALF 386) ou diphtonguée: [a:ɛ] (ALF 396).
- Guernesey (ALN 1), qui est l'île la plus éloignée du continent, présente une situation tout à fait particulière: la postériorisation de [a] jointe à son arrondissement y aboutit à [ɔ] (v. aussi ALN 9), le plus souvent diphtongué en [ɔ̃].

## 2. Infinitifs en *-are* derrière yod ou consonne palatalisée dans les parlers bas-normands

Il s'agit en premier lieu des verbes issus du latin *-āre* précédé soit d'une consonne vélaire, soit d'une consonne palatalisée par un yod qui, dans l'ancienne langue, étaient en *-ier* (ex.: *chargier, laissier*). En effet la diphtongue romane [iɛ], qui résulte de *a* accentué libre et précédé d'un yod a abouti à [je] en ancien français, par déplacement de l'accent. Pendant la période du moyen français, [je] s'est réduit à [e]. Les verbes en [ɲ] et [ʃ] (devenu le plus souvent [j] comme dans *chatouiller*) sont aussi concernés. En Basse-Normandie et dans les îles Anglo-Normandes, la situation diffère de celle du français: les données modernes fournissent dans ce cas des infinitifs de type *-[i]* ou *-[iɛ]*. Il faut ajouter à cela qu'en Normandie, comme dans tout l'ouest de la France, les occlusives vélares se palatalisent quand elles sont suivies des voyelles d'avant [i], [y], [ø], [œ] et, pour ce qui concerne les verbes, [e] et [ɛ] (ex.: *empouquer* «ensacher», *élaguer*). Comme l'écrit Chauveau (1984, 137): «[...] cette palatalisation est un phénomène ancien. Elle est attestée dans la prononciation populaire parisienne dès le 13<sup>e</sup> siècle. Le point de départ dans l'ouest ne doit guère avoir été différent».

---

les contacts avec celui-ci étaient très fréquents, par exemple à l'occasion de la très ancienne foire de Lessay. En quelque sorte, les parlers de Jersey seraient plus conservateurs, moins novateurs que ceux des autres îles.

<sup>19</sup> Parfois difficile à distinguer de [ɐ] sur le terrain.

J'ajoute pour mémoire<sup>20</sup> que la palatalisation des groupes [f], [k], [g], [p], [b] et l'évolution des radicaux verbaux en  $-[f\lambda]$ ,  $-[g\lambda]$ ,... puis  $-[fj]$ ,  $-[gj]$  (ou  $-[j]$ ), ... (v. Guerlin de Guer, 1899) ont aussi complexifié la situation. Les exemples sont cependant peu nombreux dans les atlas. L'ALF compte cinq verbes de ce type: *sarcler* (1191), *ronfler* (1164), *siffler* (1231), *souffler* (1249) et *trembler* (1330) et l'ALN six: *sarcler* (327), *décercler* (940 «nettoyer (les boyaux)»), *redoubler* (1190 «revenir sur ses pas»), *ronfler* (1149\*), *renifler* (1178), *siffler* (1383\*). Dans le nord du Cotentin, ainsi que dans les Îles, la palatalisation du [l] n'entraîne pas de modification de la désinence initiale (issue de consonne dure + *-are*). Cela inclut Guernesey, où l'ALN, dont les données sont entièrement corroborées par Marie de Garis (1982), montre que les formes avec yod secondaire sont en [ɲi], comme derrière consonne dure. Je note au passage que cette palatalisation, que Chauveau (1984, 138) situe antérieurement à la période de la Renaissance, est donc postérieure à l'évolution en [ɲi] de la finale de l'infinitif en *-âre*<sup>21</sup>.

Ailleurs il convient d'abord de distinguer deux cas de figure :

- (a) Le parler n'a pas subi la palatalisation des groupes [f], [k], etc. : il conserve son infinitif de type [e]. Cela vaut pour ALF 343, 345, 354, 355, 363, 376 (et les points correspondants de l'ALN).
- (b) Le parler a subi cette palatalisation : il adopte la forme des infinitifs anciens, sans doute par analogie. Cela vaut pour ALF 367<sup>22</sup>, 377, 378, 386, 387 (et les points correspondants de l'ALN).

Le point ALF 356 constitue un cas particulier : bien que [l] y reste intact, trois verbes ont leur désinence en [i]. C'est peut-être la proximité de la zone où [l] est palatalisé qui induit ce traitement atypique. L'un de ces verbes est *sarcler* qui présente une finale [kɛli] au point 355 et qui, dans l'ALN (carte 327), forme une aire compacte originale [sɛɾkli] (points ALN 37, 44, 45, 49, 50), qui se prolonge par [sɛɾci] (points ALN 48, 60). Il semblerait que cette situation soit due à un changement de conjugaison<sup>23</sup> (Ø FEW 11, 224b SARCULARE).

<sup>20</sup> Pour la clarté de l'exposé, je laisserai de côté ce traitement, qui ne concerne qu'une partie du domaine bas-normand et affecte les parlers dialectaux de manière différente.

<sup>21</sup> L'informateur de l'ALF 399 fournit des données atypiques par rapport à tous les autres parlers de cette île (v. la note 24).

<sup>22</sup> La forme [ɛy:fe] «souffler» (ALF 367) se situe à la périphérie d'une zone où la palatalisation provoque parfois une métathèse et divers changements. Voir, par exemple, [le sju:se] ou [le swose] «le soufflet» (ALN 972, point 22)

<sup>23</sup> À Jersey, Le Maistre (1966) enregistre *sêrclier*, mais précise que l'on dit *serkyi* à partir de Saint-Jean en allant vers l'est de l'île.

### 2.1. Données des atlas et représentation cartographique

Il s'agit donc tout d'abord de rassembler les données disponibles pour en donner une représentation géolinguistique. Comme dans la première partie de cet article, j'ai retenu dix cartes de l'ALF et dix de l'ALN, celles qui présentent le maximum de données concernant les infinitifs anciens en *-ier*; mais seules quatre cartes sont communes aux deux atlas.

Les participes passés sont assez peu représentés dans les atlas et leur forme est, en grande majorité, semblable à celle des infinitifs correspondants. Je m'en tiendrai donc, dans un premier temps, aux désinences d'infinitifs.

#### 2.1.1. L'ALF

Le tableau 4a reproduit les données de l'ALF. (Les données ont été converties en API et, pour faciliter la comparaison, je ne note que la syllabe finale des verbes à l'infinitif). Les dix verbes concernés sont les suivants: *se mucher* (a. fr. *mucier*) «se cacher» (191), *charger* (a. fr. *chargier*) (239), *chatouiller* (253), *embrasser* (a. fr. *embracier*) (454), *faucher* (a. fr. *fauchier*) (541), *gagner* (620), *laisser* (a. fr. *laissier*) (745), *nager* (a. fr. *nagier*) (894) *travailler* (1324) et *vider* (a. fr. *vuidier*) (1385).

Outre que les diacritiques sont parfois difficiles à distinguer dans l'ALF – c'est parfois le cas du signe suscrit notant une voyelle ouverte ou fermée, sous la forme d'un accent grave ou aigu –, l'interprétation de certaines notations phonétiques peut être sujette à caution, comme on le verra plus loin (2.2.5).

Enfin, les données ne sont pas homogènes; elles font apparaître une certaine variation interne, particulièrement dans l'ALF. Il semble pourtant admissible de dégager des tendances, que j'ai notées dans la rubrique «formes dominantes» des tableaux, ce qui permet de mettre en valeur certaines différences (ou évolutions?).

#### 2.1.2. L'ALN

Les données de l'ALN sont reportées dans le tableau 4b dans l'ordre de la numérotation des cartes pour les dix verbes suivants: *faucher / fauquer* (130), *ensacher/empouquer* (176), *charger* (209), *élaguer* (506), *soigner* (a. fr. *soignier*) (735 et 1163), *manger / mouger* (a. fr. *mangier*) (1141), *griller / dégriller* «glisser» (1202), *laisser* (1211), *mucher* «cacher» (1215), *aider* (a. fr. *aidier*) (1272).

### 2.1.3. *L'Atlas linguistique des côtes de la Manche (ALCM)*

Les autres points étant mieux documentés dans l'ALN, je ne retiens que les données concernant Cherbourg où, en 1983, ont été recueillis, par exemple, [pe:ciɛ] « pêcher », [naziɛ] « nager », [abijiɛ] « habiller » (pour « préparer (le poisson) »).

### 2.1.4. *Représentation cartographique*

La carte 2 est établie à partir des tableaux 4a et 4b sous forme de graphes sectoriels, pour une prise en compte de la variation interne de chaque point. Dans la partie du domaine normand non reproduite sur la carte, les infinitifs étudiés sont en [e] ou, plus rarement, en [ɛ], jamais en [i].

La carte 3 trace les limites géolinguistiques de l'extension des infinitifs en [i] et montre une zone comprenant l'est du Bessin et le nord de la Plaine de Caen où c'est l'infinitif en [e] qui a été adopté. On verra plus loin en quoi consiste l'originalité de cette zone.

## 2.2. *Les différentes désinences d'infinitifs*

### 2.2.1. *Formes en [iɛ]*

Certains parlars (notamment ceux de la Hague et partiellement du Val de Saire) ont gardé l'ancienne prononciation de *-ier*, sous la forme d'une diphthongue de type [iɛ]. Ces formes se trouvent sporadiquement pour *charger* (ALN 4, 5, 8), *élaguer* (ALN 7), *soigner* (ALN 4, 7, 8), *manger* (ALN 4, 5, 7, 8, 13), *griller* (ALN 5, 8), *laisser* (ALN 5, 8), *mucher* (ALN 5, 6, 8; ALF 393, 395), *embrasser* (ALF 393, 395), *faucher* (ALF 395), *nager* (ALF 393, 395), *vider* (ALF 395).

Le fait que l'infinitif de ces verbes soit aussi parfois en *-[jiɛ]* (*faucher* et *ensacher* (ALN 4, 5, 8), *élaguer* (ALN 5, 8), *aider* (ALN 4, 7, 8), pourrait laisser supposer une étape préalable avec fermeture du second élément (iɛ > [je] > [ji]), allongement de position en finale (> [ji:]) et diphtongaison secondaire (> [jiɛ]). Mais un élément déterminant vient réfuter l'hypothèse de [i] > [i:] > [iɛ]. En effet, aucune forme diphtonguée n'est signalée pour les verbes du 2<sup>e</sup> groupe en *-ir* (nd. *-[i]*) que ce soit dans l'ALF, qui ne compte qu'une seule carte de ce type (1360 « venir ») ou dans l'ALN, où les références sont nombreuses (ex.: 1180 « s'accroupir », 1139\* « vomir », 1143\* « choisir », 1149\* « dormir », 1166\* « s'évanouir », 1185 « s'accroupir », 1210 « tenir », etc.).

D'autre part, comme on l'a vu plus haut (v. 1.3), la notation de diphtongues à premier élément long dans plusieurs mots aux points ALF 393 et 395 pose

question. Le second élément de diphtongue est aussi très variable et sa notation va de [e] à [ɛ] en passant par [ə]. L'articulation très relâchée de ce second élément rend son timbre peu perceptible. Concernant ce trait, j'analyse ces différences comme des variantes à la fois inter- et intra-locuteur et leur dénie un caractère pertinent.

### 2.2.2. Formes en [je]

Les parlers de Guernesey (ALN 1)<sup>24</sup> s'opposent clairement aux autres parlers de la zone, puisqu'ils sont seuls à maintenir des infinitifs en [je] là où, comme en ancien français, la diphtongue s'est résolue par déplacement de l'accent sur le second élément. Lepelley (1973, § 30) signale aussi la prononciation [ji] dans le Val de Saire, qu'il attribue à la fermeture de [je].

### 2.2.3. Formes en [i] et [ɪ]

Dans la plupart des cas, la diphtongue s'est réduite à son premier élément [i] qui, lui-même, a pu évoluer localement en [ɪ], à l'exception de Jersey où les formes en [e] enregistrées par l'ALF pour les verbes *chatouiller*, *embrasser*, *gagner* et *travailler* me paraissent discutables. En effet, ni le *Glossaire du patois jersiais* (1924), ni Le Maistre (1966) ne signalent de telles formes et les relevés de l'ALN, certes beaucoup plus tardifs, confirment que la terminaison [i] est constante dans toutes les paroisses de l'île. Il est possible qu'il s'agisse de formes francisées, car le français était encore très répandu à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, probablement dans toutes les couches de la population éduquée, comme en témoigne la langue de plusieurs journaux et publications de l'époque. Mais Edmont a aussi noté parfois des formes intermédiaires entre [e] et [i] que j'ai interprétées comme des [ɪ] de l'API (voir ci-dessous) et qui pourraient aussi expliquer la confusion avec [e]. Le fait que Sercq ne connaisse pas d'autres formes que celles en [i] dans l'ALF ([ɪ] dans l'ALN) constitue un argument supplémentaire pour réfuter le caractère ancien de la désinence [e] à Jersey puisque, je le rappelle, Sercq, alors dépourvue de peuplement, a été colonisée en 1565 par des familles jersiaises.

Je reviens sur la notation des signes *e* et *i* superposés qui pose question dans l'ALF. Ce type de notation indique ordinairement que l'enquêteur a entendu une voyelle dont le timbre est intermédiaire entre [e] et [i]. En d'autres termes, il s'agirait d'un [i] plus ouvert qu'en français ou d'un [e] plus fermé. Selon l'expérience que j'ai acquise des parlers de cette région, j'interprète cette notation

<sup>24</sup> Les enquêtes de l'ALN se sont déroulées dans toutes les paroisses de l'île et ont recueilli [je], à l'exception de la ville de St-Pierre-Port — point d'enquête de l'ALF qui donne [i] —, dont le parler était éteint.

comme un [i] de l'API. En effet, le relâchement en finale de mot de la voyelle [i] > [i̥] (noté comme un [i] (*i* ouvert) ou comme une voyelle intermédiaire entre [é] et [i], dans le système de notation de l'ALN) ne laisse aucun doute, car il concerne toujours des mots ayant un *i* originel. Dans les parlers normands modernes, ce traitement, qui apparaît sporadiquement, ne se trouve qu'exceptionnellement hors du Cotentin et de l'île de Sercq (voir, par exemple, ALN 348 «salsifis», 1082\* «fil», 1161 «décati»). Selon cette interprétation, l'ALN note [i] de manière régulière à Sercq et aussi pour *faucher* au point 12, *manger* aux points 7 et 11 et *laisser* au point 7. L'ALF le note pour *chatouiller* (393, 394, 395), *gagner* (377, 378, 386, 393), *nager* (363, 397), *travailler* (386, 393, 394, 395) et *vider* (377, 394, 397).

Pour clore ce sous-chapitre, j'ajoute qu'un allongement de la finale [i] se rencontre ici et là, semblant surtout localisé dans les parlers de la partie sud de la Plaine de Caen-Falaise. Cet allongement est probablement la trace laissée par l'amuïssement du *r* final originel.

#### 2.2.5. Formes en [ɛ̃]

Créances (ALN 14, ALF 387) se distingue par une nasalisation du [i] sous la forme moderne d'un [e] nasal, devenu plus souvent [ɛ̃]. J'observe à ce propos que le choix des localités enquêtées est déterminant lorsque la distance entre les points est grande. Doit-on choisir des points généralement représentatifs de la zone ou au contraire enregistrer la variation maximale? Quoi qu'il en soit, le parler dialectal de Créances possède quelques spécificités qui le distinguent nettement de son environnement, puisqu'il est le seul à nasaliser le [i] de l'infinitif, [i̥] s'ouvrant rapidement en [ɛ̃], puis [ɛ̃]. Les villages voisins, Pirou, Lessay et Saint-Germain-sur-Ay, ignorent ce traitement singulier<sup>25</sup>.

Au point 343, pour les verbes *se mucher*, *charger*, *gagner*, *laisser* et *nager*, l'ALF a noté une désinence [ɛ̃] qui, dans son système de notation, correspond à une voyelle moyenne centrale nasalisée, soit un curieux [ã] en API. Cette nasale insolite n'a été signalée par aucun autre chercheur dans les parlers normands. De plus, aucune nasale, quel qu'en soit le timbre, n'a été enregistrée par l'ALN en 1970 dans ce secteur pour des terminaisons d'infinitif. Ces terminaisons verbales ne peuvent s'expliquer par l'environnement phonétique, qui est divers. Mais on remarque qu'elles se situent à la limite entre les formes en [e] et en [i], ce qui pourrait constituer un ressort pour la novation. Malgré

<sup>25</sup> Il faut, bien évidemment, distinguer ces infinitifs de ceux en consonne nasale + *-ir*, comme *vomir* (ALN 1139\*), *dormir* (ALN 1149\*), *tenir* (ALN 1210) ou *venir* (ALN 1213), où le [i] devenu final subit la nasalisation progressive dans bon nombre de parlers de la Manche ainsi qu'à Jersey et Sercq.

tout, la variation intradialectale (entre [e] et [ɛ̃]) enregistrée par l'ALF dans ce point incite à penser qu'il s'agirait d'une évolution locale secondaire de [e] et non pas de [i], comme à Créances. Par ailleurs la présence au point ALF 345, voisin, d'une finale en [ø] pour le mot *vider* n'est pas sans rapport avec ce traitement de la voyelle centrale. La distinction entre [ə] et [ø]<sup>26</sup> n'est, en effet, pas toujours aisée sur le terrain. Il reste que les infinitifs en [ə], typiques d'une partie du gallo, ne sont connus en Normandie que dans l'extrême sud-est de l'Orne, très loin des points 343 et 345.

J'ajoute que cette partie du Pays d'Auge est une de celles, en Basse-Normandie, où le dialecte est aujourd'hui éteint. En 1970 déjà, les locuteurs dialectophones autochtones étaient particulièrement rares. Edmont a sans doute enregistré là un phénomène atypique, peut-être idiolectal, comme ceux que provoque parfois l'attrition dialectale:

### 2.3. Aires de répartition des formes d'infinitifs et de participes

Outre celle du français (infinitif et participe [e]), on distingue trois aires:

#### 2.3.1. Infinitif et participe en *-[iɛ̃]*

La diphtongue [iɛ̃] est une relique du haut moyen-âge (loi de Bartsch). L'évolution dans les parlers bas-normands est identique à celle du français, à ceci près qu'elle en est restée au stade primitif de la diphtongue, le déplacement de l'accent n'ayant pas eu lieu sur le second élément, permettant ainsi le passage à [je]. Il est vraisemblable que les parlers très conservateurs de l'extrême nord du département de la Manche (points ALN 4, 5, 7, 8 et ALF 393, 394, 395) aient gardé intacte la diphtongue originelle [iɛ̃], puisque je crois avoir montré plus haut (v. 2.2.1) qu'une diphtongaison secondaire était exclue.

#### 2.3.2. Infinitif et participe en *-[i]*<sup>27</sup>

Dans l'aire où a lieu cette évolution, la diphtongue [iɛ̃] s'est réduite à son premier élément avant le déplacement de l'accent évoqué plus haut. Il n'est pas possible de dater cette évolution, mais les formes relevées par Goebel (v. 2.4.2) en témoignent déjà.

<sup>26</sup> Edmont a d'ailleurs noté [ø] (rarement [œ]) ces infinitifs gallo que Chauveau (1984: 40) décrit comme [ə]. Ceci montre toute la difficulté à percevoir clairement ce que recouvre la notation [ɛ̃] du point ALF 343.

<sup>27</sup> Ce traitement touche aussi le féminin et le pluriel des participes, qui suivent les règles des adjectifs de même type et sont ordinairement allongés, quoiqu'ils soient soumis dans le discours à des contraintes prosodiques complexes, introduisant une variation de longueur de la voyelle.

Elle est, de toute façon, antérieure à 1565 à Jersey, puisque c'est aussi [i] (ou [ɪ]) que l'on trouve à Sercq. Ce point de repère, certes relativement récent, montre d'ailleurs que Jersey se distinguait déjà alors de Guernesey où l'on trouve l'opposition inf. [ɛ] / part. [i]<sup>28</sup>.

### 2.3.3. *Infinitif en -ier et participe en -i*

Les chercheurs semblent avoir négligé l'originalité de cette aire, quand ils ne l'ont pas tout simplement ignorée.

La carte 4 montre donc, outre Guernesey qui connaît une situation similaire<sup>29</sup>, une zone où – lorsque les conditions sont réunies, en quelque sorte dans une configuration dialectale optimale (v. 2.4.1) – l'infinitif en [e] (ou [je]) derrière consonne mouillée s'oppose au participe en [i], le degré de conformité au système dialectal variant selon les locuteurs et la situation de communication. À l'ouest du fleuve Orne, le traitement s'étend au moins jusqu'à Trévières, dans le Bessin<sup>30</sup>. Dans la plaine de Caen, la limite sud est celle que fixe Guerlin de Guer (1903)<sup>31</sup>. À l'est de l'Orne, c'est globalement le nord du Pays d'Auge qui est concerné.

Ce traitement spécifique est-il localisé, ce qui le conditionne ne s'étant produit qu'à Guernesey et dans le nord du Calvados? Ou bien l'aire serait-elle résiduelle et se serait-elle étendue préalablement à la quasi-totalité de la Basse-Normandie, là où le dialecte ne distingue pas aujourd'hui la forme de l'infinitif de celle du participe, qu'il s'agisse d'une diphtongue de type [ie] ou d'un simple [i]? Certes cette zone bas-normande devait jusqu'à peu avoir une extension plus large, l'Orne ne semblant marquer une coupure que parce qu'elle correspond avec la situation de la ville de Caen. Elle a donc probablement quelque peu régressé. Mais il s'agit bien d'une aire restreinte, englobée dans celle nettement plus vaste où infinitif et participe sont en *-i*.

## 2.4. *Analyse de l'aire inf. en -(i)é / part. en -i*

### 2.4.1. *La difficile mise en évidence des faits*

Dans le chapitre 1 «phonologie» de sa monographie sur le Bessin, Joret écrit: «au participe passé des verbes de la première conjugaison *á* [latin] a

<sup>28</sup> Je laisse de côté Aurigny où les faits manquent de clarté.

<sup>29</sup> À l'exception des deux paroisses du nord de l'île, St-Samson et Le Valle où l'on trouve [ɛ] / [e] et de la ville de St-Pierre-Port où Edmont a noté [i] / [ɪ].

<sup>30</sup> Enquête de Pierre Boissel en 1971 dans le cadre du Cercle de dialectologie normande à l'université de Caen.

<sup>31</sup> Il faut y ajouter le village de Cristot, où j'ai enquêté en 1972.



fait place ordinairement à  $\bar{i}$ ; ainsi *couchi* (collocātus), *trouvi* (\*turbātus), etc.» (1881, 11). Et il ajoute en note: «Toutefois, si la transformation a toujours lieu après une chuintante ou une gutturale, la langue paraît avoir hésité après les autres consonnes; ainsi *appelé* dans la traduction de la parabole de l'Enfant prodigue de Pluquet». Plus loin, au chapitre 2 «flexion», il donne pour *changer*: inf. *changié* et part. *changi* (1881, 34) et pour *manger*: inf. *mou(é)jié* et part. *mou(é)jié* ou *mou(é)ji* (*ibid.*, 37).

Ces quelques phrases de Joret montrent toute la difficulté à percevoir le phénomène en question. Joret ne semble pas faire la distinction entre la désinence précédée d'une consonne dure ou d'une consonne mouillée. L'exemple *trouvi* «trouvé» semble être en effet source de confusion. Cette forme n'a pas été notée dans l'ALN et n'est donnée que pour Philippeville (arr. de Namur), à l'infinitif (FEW 13/2, 319b \*TROPARE). Elle pourrait être en lien avec le moyen français *trouvoir* (FEW, *ibid.*), mais il n'y a pas d'exemples de changement de conjugaison des verbes comme *vouloir*, *falloir*, *valoir*, *pouvoir* en  $-[i]$  en dehors du Cotentin (v. les tableaux 3a et 3b).

Dans son ouvrage intitulé *Atlas dialectologique de Normandie*, qui en restera malheureusement à un fascicule de 123 cartes très détaillées dans l'espace délimité par la mer, la route de Caen à Cherbourg, la Seulles et l'Orne, Guerlin de Guer traite cette question en analysant les produits de  $c + a$  latin (1903, 67). Le mot pris en exemple est *commencer* pour lequel, dans la totalité de l'aire considérée, l'infinitif en  $[je]$  (ou  $[e]$ ) s'oppose au participe passé masculin singulier en  $[i]$  (cartes 62 \**cuminitiare* et 63 \**cuminitiatum*). Dans son étude de 1912, Guerlin de Guer revient brièvement sur cette question avec le même exemple, sans cependant fournir d'explication.

L'observation de ce trait, que j'ai étudié ailleurs (Brasseur 1972), était rendue difficile par l'état des parlers normands dans les années 1970. En effet, dans le Calvados, les informateurs utilisaient couramment le français en dehors de la sphère familiale et l'alternance codique était pour ainsi dire de règle, qui plus est devant un interlocuteur étranger à la communauté. L'emploi des formes en  $[e]$  et en  $[i]$  pouvait donc, dans un premier temps, être mise au compte de l'alternance codique et une longue observation de la pratique linguistique des locuteurs dialectophones était nécessaire. En somme, on peut dire que, dans cette zone particulière, la complexité du système est telle que :

- $[i]$  n'est jamais employé à l'infinitif, mais parfois au participe ;
- $[e]$  est employé à l'infinitif (en dialecte et en français) et au participe (en français).

#### 2.4.2. L'apport des textes normands anciens

Les textes anciens étudiés par Hans Goebel n'apportent un témoignage sûr, quoique peu documenté, que pour des documents de Bayeux, où on relève aux 13<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> siècles, les infinitifs *apresagier* (1282), *eschangier* (1286), *duppliquer* (1373) et les participes *marchi* (1282, 1283), *bailli* (1282), *delessi* (1282), *empeechi* (1282), *eloigny* (1313), *conseilly* (1342), *marchie* (1281) *obligie* (1282) et peut-être pour Jersey : *deleissier* (1315) face à *renonchi* (1315) (Goebel 1970, 152-153). Cela tend à montrer l'ancienneté de la situation, particulièrement dans la zone en question.

#### 2.4.3. Éléments complémentaires

Outre les verbes étudiés, les mots-témoins auxquels on peut faire appel ne sont pas nombreux dans l'ALN. Comme correspondant de la finale *-are*, je retiens *cher* (ALN 1356, ALF 268 lat. *caru*), et peut-être *acier* (ALF 8, lat. *aciariu*); on pense aussi aux très nombreux mots suffixés en *-ariu*, mais on sait que l'histoire de ce suffixe est problématique en français. Pour la finale *-atu*: *marché* (ALN 1351, ALF 812, lat. *mercatu*) et *moitié* (ALN 1390\*, lat. *me(d)i(e)tate*), *congé* (ALF 316, lat. *commeatu*).

Dans les zones qui nous intéressent (Bessin, nord de la Plaine de Caen et du Pays d'Auge et Guernesey), voici ce que l'on lit dans les atlas :

- *cher*: dans l'ALN, [e] sur le continent, [i] et [jɛɾ] à Guernesey; dans l'ALF, [i:] à Guernesey, [e] à l'est de l'Orne et un son entre [e] et [i] (que nous avons rendu, peut-être à tort, comme [ɪ]) dans le Bessin
- *acier*: (qui ne figure que dans l'ALF): [je] sur le continent et [ji] à Guernesey
- *marché*: dans l'ALN aussi bien que dans l'ALF, [je] ou [e] sur le continent, [i] à Guernesey
- *moitié* (liste très incomplète dans l'ALN): [je] sur le continent (très probablement) et [i] à Guernesey
- *congé* (seulement dans l'ALF): [e] sur le continent et [i] à Guernesey.

Pour ajouter encore à la confusion, il faut noter qu'à Jersey, Le Maistre fait état d'une particularité du secteur de la Moie de St-Brélade : *ché* « cher », *maintié* « moitié », *pommié* « pommier », alors que le reste de l'île dit *chi*, *mainti*, *pommyi*. On trouve de même dans le dictionnaire de Le Maistre *congié* et *congi* « congé », sans distinction de localisation, dans deux emplois différents.

Par ailleurs, les noms en *-ier* issus de *-ariu* ont un singulier en *-[jɛ]* face à un pluriel en *-[e:]* à Guernesey. Ces mêmes noms sont en *-[(j)e]* / *-[i:]* dans la partie est du Bessin (points ALN 33, 34 et 35): *[pumje]* « pommier » / *[pumi:]* « pommiers » (ALN 233) ou *[bulãzje]* « boulanger » / *[bulãzi:]* « boulangers »

(ALN 1532, à paraître), alors que l'on constate l'inverse à Jersey et Sercq avec des formes du type sg. [pumi] / pl. [pumjɛʁ]<sup>32</sup> ou [bulɔzi] / [bulɔziɛʁ] à Jersey (ou encore sg. *chi* / pl. *chiers* «cher(s)», *tcherpentchi* / *tcherpentchiers* «charpentiers» selon Le Maistre).

#### 2.4.4. *Évolution phonétique spécifique ou spécialisation ?*

Comment expliquer cette différenciation de deux formes apparemment de même origine ? En quoi l'évolution de la désinence latine de l'infinitif diffère-t-elle de celle du participe ?

Le *-t* final issu de *-atu* latin s'est amui très tôt en français, entre le 9<sup>e</sup> et le 11<sup>e</sup> siècle, même si un *t* graphique a pu être rétabli. La diphtongue *-ié* devenue finale a ainsi pu se réduire sans entrave à son premier élément accentué, à une date ancienne, si l'on en croit les graphies relevées par Goobl. Par contre, le *-r* originel de l'infinitif ne s'est effacé définitivement qu'au 16<sup>e</sup> siècle, et l'entrave formée par cette consonne, même faiblement articulée, a pu permettre l'évolution de *-ié* > *-[je]* et faciliter le maintien de cet élément stable, qui se réduit parfois de nos jours à *[e]* sous l'influence du français. Dans cette hypothèse, il faut donc admettre que la différence de traitement est due à un amuïssement ancien du *r* final (là où nous trouvons *[i]* à l'infinitif aussi bien qu'au participe) ou plus tardif (comme à Guernesey et dans l'aire continentale en question).

Si l'on n'admet pas ce schéma explicatif, la date de l'amuïssement de *r* final n'ayant pas eu d'effet sur la diphtongue, il faut conjecturer une spécialisation des deux terminaisons en présence, confortée par le grand nombre d'occurrences et le caractère systémique de la différenciation entre l'infinitif et le participe. Dans une autre catégorie, le traitement du mot *pommier*, dans le Bessin d'un côté et à Jersey de l'autre (v. 4.3), plaide dans ce sens. Mais alors la question reste posée du rôle syntaxique attribué à chacune de ces désinences, voire de la similarité des faits à Guernesey et dans l'aire continentale. De plus, si l'aire continentale ne présente pas vraiment de solution de continuité, il est difficile d'expliquer pourquoi, ailleurs et de manière isolée, le phénomène se produit à l'identique dans l'île de Guernesey. Ceci montre, en tout cas, qu'il n'est pas nécessaire d'être grammairien pour distinguer entre infinitif et participe !

<sup>32</sup> Lechanteur suggère que ces *r* finaux (que l'on trouve ça et là dans la Hague et une partie du nord-Cotentin) «se sont développés par suite de l'allongement excessif de voyelles finales du pluriel» (1970: 36). Cette explication semble satisfaisante, quoique l'on aie aussi au singulier *[fʊʁ]* «chou fourrager» (ALN 341) à Jersey et *[vjɛʁ]* «(il est) vieux» (ALN 1345\*) à Jersey, Sercq et Guernesey.

### 3. Conclusion

#### 3.1. Complémentarité des données des atlas

L'interprétation des atlas est un exercice rendu difficile, principalement par l'écart temporel entre les différents relevés et l'actuelle déliquescence des parlers locaux, mais aussi par l'incertitude qui pèse sur certaines notations de l'ALF en l'absence d'enregistrement sonore<sup>33</sup>. Cependant les faits enregistrés à la fin du 19<sup>e</sup> siècle concordent globalement avec ceux de la seconde moitié du 20<sup>e</sup> siècle, presque cent ans plus tard. Les parlers semblent avoir peu évolué depuis lors, si ce n'est, sous l'influence du français central, dans le sens d'une dédialectalisation : dans les années 1970, le nombre des locuteurs natifs avait diminué, leur compétence, surtout dans le domaine du lexique, baissé ; l'usage du dialecte s'était confiné de plus en plus dans la sphère privée et pour des usages spécifiques entre pairs reconnus. Mais lorsque tous les éléments favorables à la pratique dialectale étaient présents, les informateurs de l'ALN étaient capables de produire des formes similaires à celles que l'ALF avait enregistrées. Les deux atlas doivent donc être envisagés comme complémentaires et constituent un témoignage incontournable, car l'évolution des parlers dialectaux, qui est à chercher largement en amont, le plus souvent sans le secours de l'écrit, est sans possibilité de datation certaine.

#### 3.2. Multiplicité des terminaisons issues de *-[e]*

Les parlers du nord-Cotentin, au nord d'une ligne qui va de Carentan au havre de Surville, présentent à l'infinitif des verbes issus du latin *-āre* derrière consonne dure une multitude de réalisations, ce qui contribue à donner à cette petite région de Basse-Normandie une originalité qui fait le régal du dialectologue. Comprendre cette situation en apparence confuse – y mettre de l'ordre – n'est pas aisé, tant l'apport de nouvelles données semble source de complexification. Les évolutions du *[e]* apparaissent sur le terrain comme autant de jalons épars, autant de témoins d'étapes plus ou moins abouties. Au dialectologue d'en retrouver la continuité, la cohérence, sans espérer pouvoir la contraindre dans des limites, car, comme souvent, la compréhension ne peut être que globale et les quelques enseignements à tirer de l'analyse sujets à remise en question. On peut cependant affirmer, par delà le foisonnement morphologique et malgré la dédialectalisation récente, que l'ouverture et la postériorisation sont les fils conducteurs de l'évolution du *[e]* des infinitifs en

<sup>33</sup> À cela s'ajoutent les différences entre les questionnaires et les réseaux d'enquêtes.

-are derrière consonne dure et qu'il est permis de situer certains traits dans un temps relatif, comme on l'a vu pour le passage de [ɛ] à [o] dans le Val de Saire.

### 3.3. *Originalité des parlers du nord-Cotentin et des îles Anglo-Normandes*

La voyelle permettant de rendre compte des différentes formes d'infinitif derrière consonne dure est donc la même que celle que l'on trouve dans le reste de la Normandie et du français en général, c'est-à-dire initialement [ɛ] (ou [ɛ]<sup>34</sup>), contrairement à l'hypothèse hardie du maintien du *a* latin à travers deux millénaires et en opposition avec tous les autres parlers d'oïl, conférant au nord-Cotentin le statut de «réduit romanique», comme une sorte de camp retranché de Cicéron dans la patrie d'Astérix. L'originalité des parlers du nord-Cotentin est plutôt à chercher dans la grande diversité des évolutions secondaires qui les caractérisent. Au-delà de la diversité des notations des chercheurs, sans doute aussi en raison d'un certain dynamisme de ces parlers qui s'est prolongé au moins jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, on constate une certaine instabilité, observable par exemple, dans le grand nombre de diphtongues.

Les parlers des îles Anglo-Normandes, et de Guernesey en particulier, ont, sous plusieurs aspects, particulièrement originaux dans l'ensemble bas-normand, un caractère qu'ils partagent avec ceux du nord-Cotentin (notamment de la Hague et du Val de Saire). Cette spécificité se manifeste d'ailleurs à la fois sous le rapport de l'archaïsme (dans le maintien des diphtongues, par exemple) et de la novation (comme dans le traitement du *r*<sup>35</sup>). Mais nombre de ces parlers possèdent une «couleur» qui leur est propre, comme on le voit dans les différentes réalisations de la diphtongue ancienne [iẽ], ainsi qu'une dynamique interne, comme dans la nasalisation du [i] de l'infinitif derrière palatale à Créances.

### 3.4. *Résistance des faits morphosyntaxiques*

Mais l'originalité des parlers bas-normands n'est pas l'apanage des parlers du nord du Cotentin et des Îles et l'opposition morphosyntaxique entre infinitif en *-ier* et participe en *-i*, qui occupe la moitié orientale du Bessin, le nord de la Plaine de Caen et du Pays d'Auge, notamment le Lieuvin<sup>36</sup> (mais aussi une

<sup>34</sup> Ce que Lepelley soutenait d'ailleurs dans sa thèse, en 1973.

<sup>35</sup> V. Brasseur 2011.

<sup>36</sup> Le phénomène est également bien attesté dans la région d'Honfleur (communication personnelle de Robert Sénécal en 1972).

large partie de l'île de Guernesey) en témoigne. Cette aire originale ne correspond au tracé d'aucune autre isoglosse et aucun obstacle naturel, aucune division administrative, ni même aucun trait culturel ne semble jouer un rôle déterminant dans son extension. C'est sans doute que les faits morphosyntaxiques, même très localisés, de par leur caractère systémique qui multiplie à l'infini leurs manifestations, offrent localement plus de résistances au nivellement opéré par le français, y compris dans les aspects les plus déconcertants de leurs réalisations.

Université d'Avignon

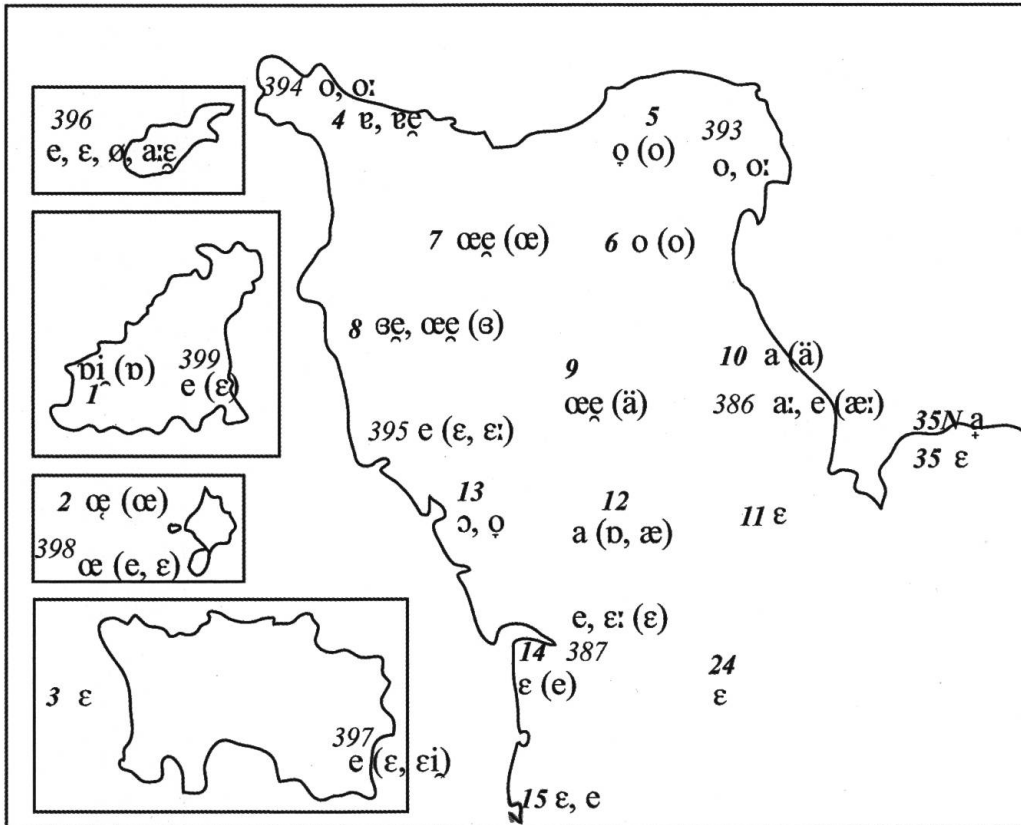
Patrice BRASSEUR

#### 4. Bibliographie

- ALCM = Brasseur, Patrice, 2016. *Atlas linguistique des côtes de la Manche: de Bray-Dunes à Saint-Quay-Portrieux*, <<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01396668>>.
- ALF = Gilliéron, Jules / Edmont, Edmond, 1902-1910. *Atlas linguistique de la France*, Paris, Honoré Champion.
- ALN = Brasseur, Patrice. *Atlas linguistique et ethnographique normand*, Paris, Éd. du C.N.R.S.: vol. 1 [cartes 1-373], 1980; vol. 2 [cartes 374-779], 1984; vol. 3 [cartes 780-1068], 1997; Caen, Presses universitaires de Caen: vol. 4 [cartes 1068-1400], 2011; vol. 5 [cartes 1401-1543], à paraître.
- Brasseur, Patrice, 1972. *Géographie linguistique de la Plaine de Caen*, Thèse de doctorat inédite, Caen, Faculté des Lettres.
- Brasseur, Patrice, 2011. «Le traitement de *r* intervocalique dans les parlers dialectaux normands», *RLiR* 75, 357-390.
- Brunot, Ferdinand, 1967. *Histoire de la langue française des origines à nos jours*, tome 2: *Le XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Armand Colin.
- Carton, Fernand, 1983. «Clausules rythmiques et mélodiques de parlers normands», *Cahiers des Annales de Normandie* 15, 45-51.
- Chauveau, Jean-Paul, 1984. *Le gallo: une présentation*. *Studi* 27/1 et 2, Brest, Faculté des Lettres.
- Emmanuelli, François, 1906/1907. «Le parler populaire de l'île anglo-normande d'Aurigny», *Revue de philologie française* 20, 136-142; 21, 44-53.
- De Garis Marie, 1982<sup>3</sup> [1967]. *Dictiounnaire angllais-guernesiaais*, Chichester, Phillimore.
- Fouchet, Pierre, 1958. *Phonétique historique du français*, tome 2: *Les voyelles*, Paris, Klincksieck.
- Fleury, Jean, 1886. *Essai sur le patois normand de la Hague*, Paris, Maisonneuve frères et Ch. Leclerc.

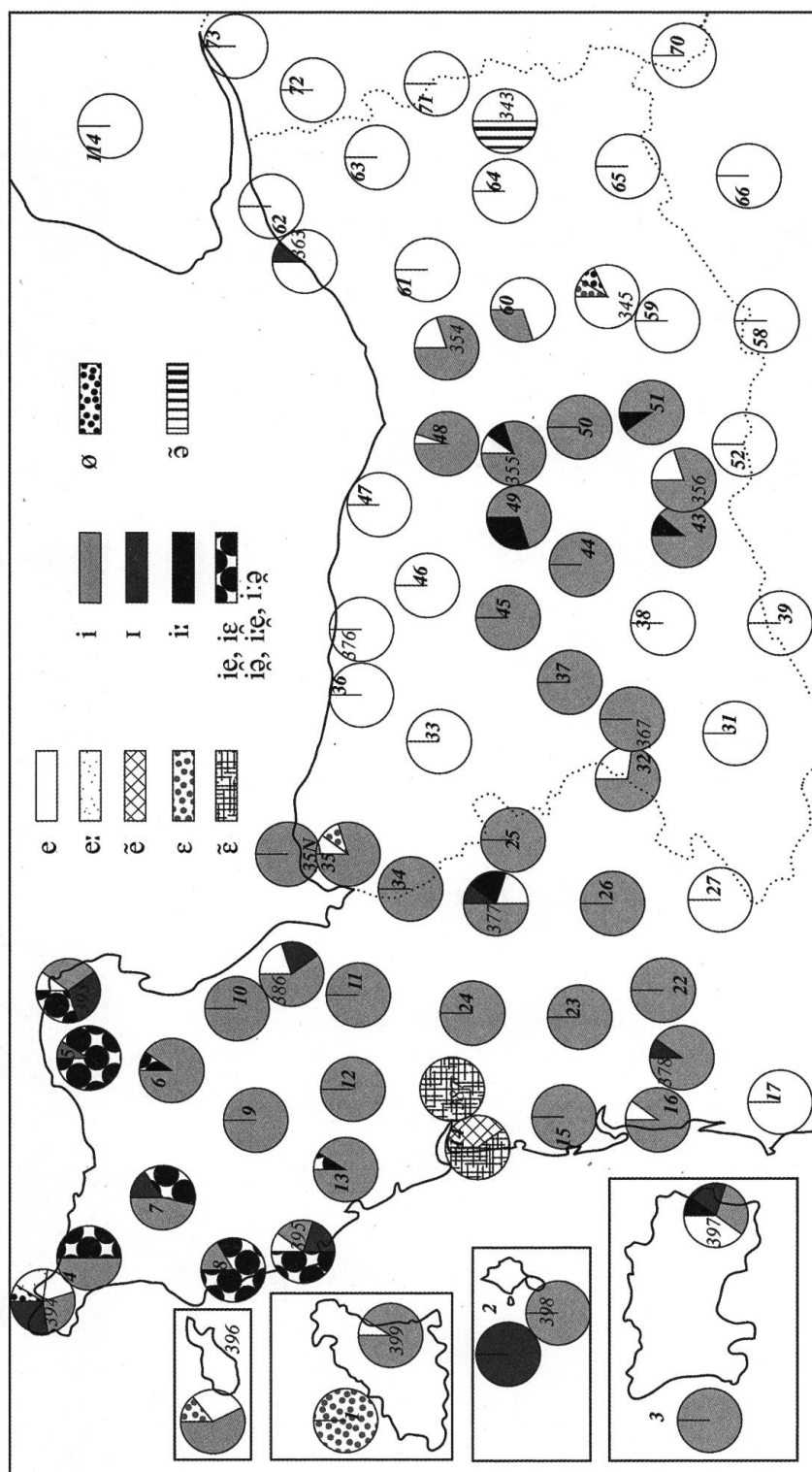
- Gerlin de Guer, Charles, 1899. *Essai de dialectologie normande. La palatalisation des groupes initiaux gl, kl, fl, pl, bl, étudiés dans les parlers de 300 communes du département du Calvados*, Paris, É. Bouillon.
- Guerlin de Guer, Charles, 1903. *Atlas dialectologique de Normandie – premier fascicule: région de Caen à la mer*, Paris, Welter.
- Guerlin de Guer, Charles, 1912. *Dialectologica studia. Rustica vocabula ratione in quinquaginta Normannicae inferioris vicis distribuantur*, Paris.
- Goebel, Hans, 1970. *Die normandische Urkundensprache. Ein Beitrag zur Kenntnis der nordfranzösischen Urkundensprachen des Mittelalters*, Phil.-hist. Klasse, Band 269, Wien, Sitzungsberichte der Österreichischen Akademie der Wissenschaften.
- Joret, Charles, 1883. *Des caractères et de l'extension du patois normand*, Paris, Vieweg.
- Joret, Charles, 1884. «Mélanges de phonétique normande», *Mémoires de la Société de linguistique de Paris* 5, 49-66.
- Lechanteur, Fernand, 1948. «Nos enquêtes de l'atlas linguistique; l'enquête en Basse-Normandie», *Le français moderne* 16/2, 109-122.
- Lechanteur, Fernand, 1970. «De certains pluriels singuliers», *Parlers et traditions populaires de Normandie* 3, 35-40.
- Le Joly-Sénoville, Charles, 1880-1882. «Le patois parlé dans la presqu'île du Cotentin», *Mémoires de la Société archéologique de l'arrondissement de Valognes* 2, 139-184.
- Le Maistre, Franck, 1966. *Dictionnaire jersiais-français*, Jersey, Don Balleine Trust.
- Lepelley, René, 1973. *Le parler normand du Val de Saire*, Lille, Service de reproduction des thèses.
- Lepelley, René, 2004. «Le couloir romanique et l'évolution du [w] au nord de la Loire – Recherches sur l'évolution du [w] latin et germanique», *RLiR* 69, 517-536.
- Lepelley, René, 2005. «Le réduit romanique ou un domaine linguistique d'oïl-oc en Normandie», *Annales de Normandie* 55/1, 47-68.
- Métivier, Georges, 1964. *Dictionnaire franco-normand ou recueil des mots particuliers au dialecte de Guernesey*, Londres, Williams and Norgate.
- Müller, Bodo, 1974. «La structure linguistique de la France et la romanisation», *Travaux de linguistique et de littérature* 12/1, 7-29.
- Nyrop, Kristoffer, 1899. *Grammaire historique de la langue française*, t. 1, Copenhague/Paris.
- Romdhal, Axel, 1881. *Glossaire du patois du Val de Saire*, Linköping.
- Schmitt, Christian, 1974. «Genèse et typologie des domaines linguistiques de la Gallo-romania», *Travaux de linguistique et de littérature* 12/1, 31-83.
- Sjögren, Albert, 1964. *Les parlers bas-normands de l'île de Guernesey*, Paris, Klincksieck.
- Société jersiaise. 1924. *Glossaire du patois jersiais*, Jersey, Beresford Library Ltd.
- Spence, Nicol, 1985. «Phonologie descriptive des parlers jersiais: 1. Les voyelles», *RLiR* 49, 152-165.
- Thurot, Charles, 1881-1883. *De la prononciation française depuis le commencement du XVI<sup>e</sup> siècle d'après les témoignages des grammairiens*, 2 vol., Paris, Imprimerie nationale.

5. Cartes et tableaux

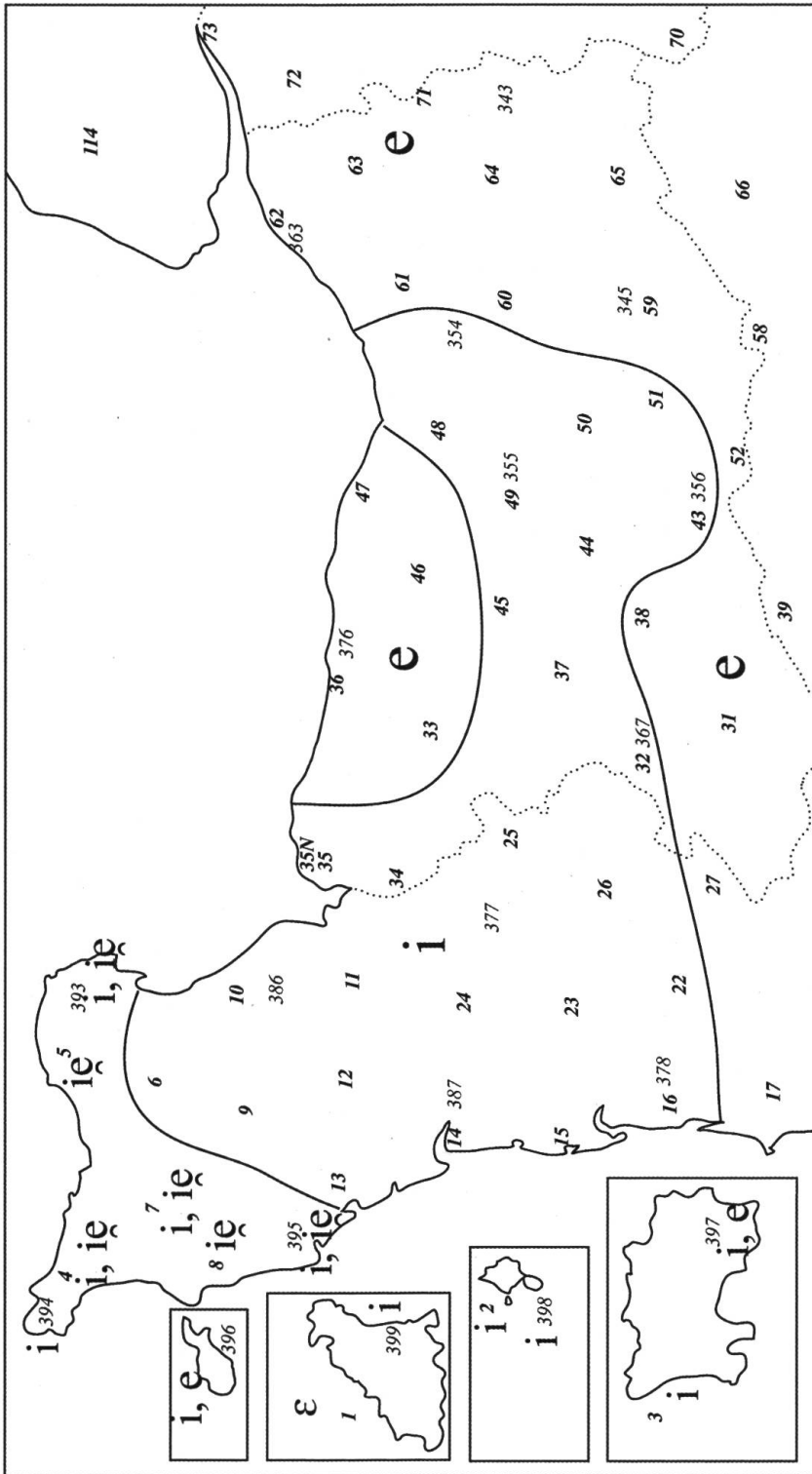


Carte 1. Infinitifs en *-are* derrière consonne dure.  
 Les formes moins bien attestées sont entre parenthèses.

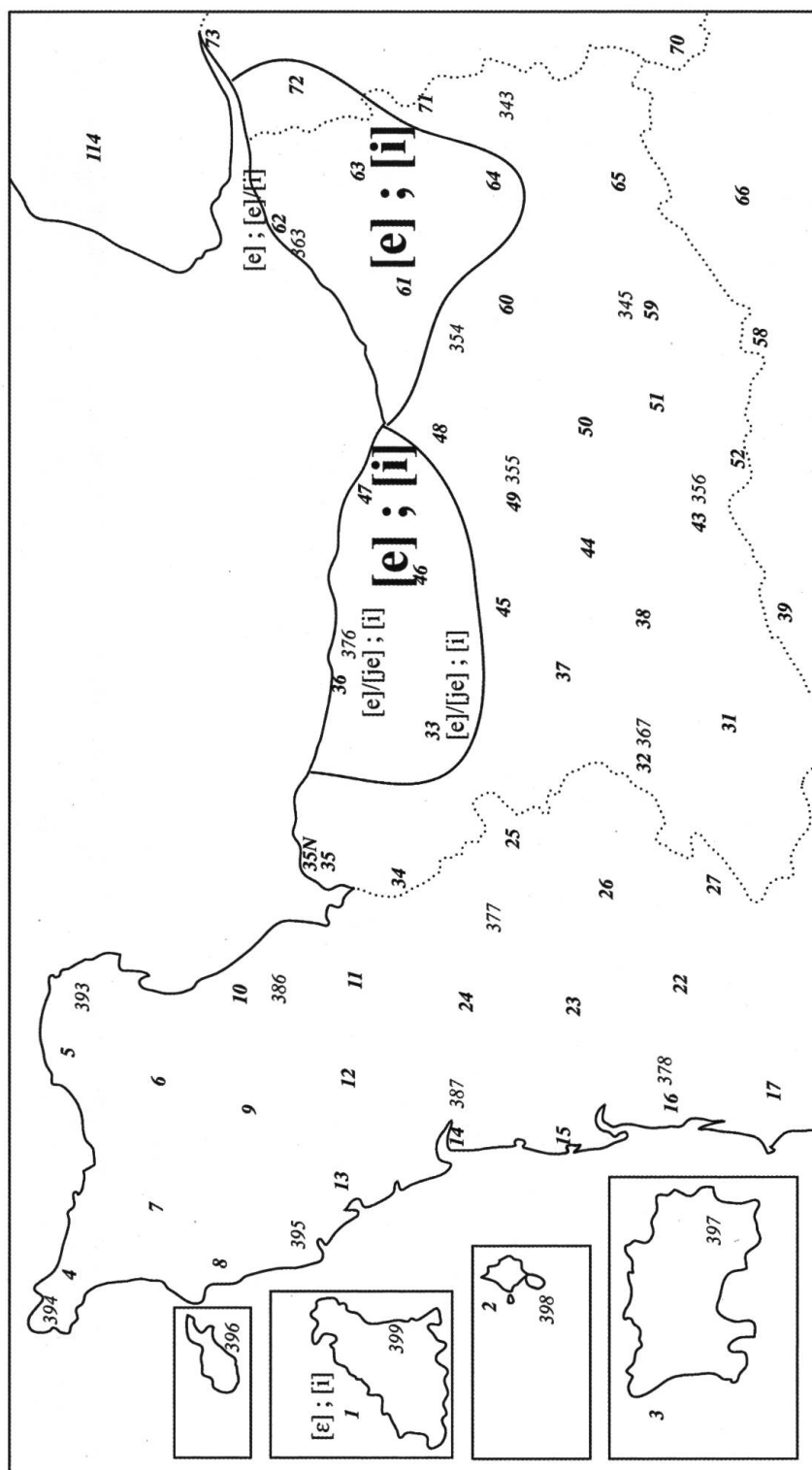




Carte 2. Les formes d'infinitifs des verbes (anciennement) en *-ier*. Représentation par graphes sectoriels



Carte 3. Les formes d'infinitifs des verbes (anciennement) en *-ier*. Isoglosses de [e], [i] et variantes



Carte 4. Zones où infinitif et participe derrière consonne mouillée ont des timbres distincts

ALF	386	387	393	394	395	396	397	398	399
<i>couper</i> (335)	e	e	o:	o:	e	a:ɛ	e	ɛ	e
<i>acheter</i> (6)	æ:	e	o:	o:	ɛ:	∅	ɛj̄	œ	e
<i>tomber</i> (1311)	a:	ɛ:	o:	e	ɛ:	+	+	+	+
<i>garder</i> (626)	e	e	o	o	ɛ	ɛ	e	œ	e
<i>allumer</i> (33)	a:	e	o:	o	e	e	e	œ	ɛ
<i>miauler, miauner</i> (851 «miauler»)	e	ɛ	o	o:	e	∅	e	ɛ:	e
<i>glaner</i> (649)	a:	ẽ	o:	o:	ɛ	ɛ	e	œ	ɛ
<i>enterrer</i> (467)	a:	ɛ:	o	o	e	e	e	œ	ɛ
<i>atteler</i> (66)	a:	ɛ	o:	o:	e	+	ɛ	+	e
<i>greffer</i> (646)	e	ɛ:	o	o:	e	a:ɛ	e	e	ji
Formes dominantes	a:, e	e, ɛ:	o, o:	o, o:	e	e, ɛ, ∅, a:ɛ	e	œ	e
Formes minoritaires	æ:	ɛ			ɛ, ɛ:		ɛ, ɛj̄	ɛ, e	ɛ

Tableau 1a. Infinitifs issus du latin *-are* derrière consonne dure. Données de l'ALF

+: Pas de réponse ou autre type lexical.

ALN	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	24	35	35N
<i>super</i> (1138 « humer, boire en aspirant; gober »)	v̥i	wœ	ɛ	v	ɔ	ɔ	œɛ	ɛ	wœ	a	ɛ	a	ɔ	e	ɛ	ɛ	ɛ	ɑ
<i>carter</i> (1186 « pencher, s'incliner »)	v̥i	œ	ɛ	v	ɔ	ɔ	œ	ɛ	ɛ	a	ɛ	a	ɔ	ɛ	ɛ	ɛ	ɛ	ɑ
<i>tomber</i> (1198)	+	+	+	v	ɔ	ɔ	œɛ	œɛ, wœɛ	œ, wœ	a	ɛ	a	ɔ	ɛ	ɛ	ɛ	ɛ	ɑ
<i>border</i> (993)	v̥	+	+	vɛ	ɔ	ɔ	œɛ	œɛ	a	a	+	a	ɔ	ɛ	ɛ	+	+	+
<i>abimer</i> (1217*)	+	wœ	ɛ	v	ɔ	ɔ	+	wœɛ	wœ	a	ɛ	a	ɔ	ɛ	ɛ	ɛ	ɛ	ɑ
<i>glaner</i> (148)	v̥j̥	+	ɛ	vɛ	o	o	œɛ	œɛ	ä	ä	ɛ	a	ɔ	ɛ	i	ɛ	ɛ	+
<i>embeurrer</i> (1021 « assaisonner, 747* « faire la pâtée »)	+	+	+	v	ɔ	ɔ	œɛ	+	œ	a	e	ɔ	+	ɛ	+	ɛ	+	+
<i>gauler</i> (238)	+	+	ɛ	v	ɔ	ɔ	œɛ	œɛ	œ	a	ɛ	a	ɔ	e	e	ɛ	ɛ	+
<i>greffer</i> (234)	v̥i	wœ	ɛ	vɛ	ɔ	ɔ	œɛ	œɛ	wœ	a	ɛ	wœ, ɔ	ɔ	+	e	ɛ	ɛ	+
<i>mouuer</i> (1204 « remuer (qch) », 315* « bêcher »)	v̥i	+	+	+	+	ɔ	+	œɛ	œ, wœ	a	ɛ	a	ɔ	ɛ	e	ɛ	ɛ	ɑ
Formes dominantes	v̥i	œ	ɛ	v, vɛ	ɔ	ɔ	œɛ	œɛ, œɛ	œ	a	ɛ	a	ɔ, ɔ	ɛ	ɛ, e	ɛ	ɛ	ɑ
Formes minoritaires	v̥	œ			o	o	œ	ɛ	ä	ä		v, æ		e				

Tableau 1b. Infinitifs issus du latin *-are* derrière consonne dure. Données de l'ALN

+ : Pas de réponse ou autre type lexical.

ALF	386	387	393	394	395	396	397	398	399
<i>charrier</i> (245)	je	je	ji	je	je	jø	je	je	je, ji
<i>chier</i> (280)	jɛ:	jɛ:	jɛ	jɛ:	jɛ:	ji	ji:	jɛ:	jɛ:
<i>lier</i> (767)	ʌɛ	ʌɛ	ʌɛ	ʌɛ	ʌɛ	ʌɛ	ʌɛ	ʌɛ	ʌɛ
<i>prier</i> (1091)	ie	ie	ie	ie	ie	ie	ie	ie	ie
<i>scier</i> (1206)	je	je	je	je	je	je	je:	je:	je:
<i>clouer</i> (305)	+	u:ɛ	uo:	u:o:	u:e	o:œ	u:e	u:ɛ	u:ɛ
<i>trouer</i> (1337)	+	u:ɛ	uo:	u:o:	u:ɛ	+	+	+	u:ɛ
<i>jouer</i> (725)	we	we	we	we	we	wa:g	we	we	we
<i>éternuer</i> (492)	ʉɛ	ʉæ:	ʉɛ	ʉo:	ʉɛ:	+	ʉɛ	ʉɛ	+
<i>puer</i> (1101)	+	ʉɛ:	ʉɛ	+	+	ʉœ	ʉɛ	+	ʉɛ:

Tableau 2a. Infinitifs issus du latin *-are* derrière /j/, /ɟ/, /w/. Données de l'ALF

+: Pas de réponse ou autre type lexical.

ALN	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	24	35	35N
<i>charrier</i> (204)	jɔi	jɔɛ	jɛ	jɛ	jɛ	jɛ	je	jɛ	jɛ	jɛ	jɛ	jɛ	jɛ	jɛ	jɛ	jɛ	jɛ	jɛ
<i>nettoyer</i> (1073 et 786)	jɔi	jɛ	+	jɛ	jɛ	jɛ	je	+	jɛ	jɛ	+	jɛ	jɛ	jɛ	+	+	ji	+
<i>oublier</i> (1250)	jɔi	jɛ	jɛ	jɛ	jɛ	jɛ	ji	jɛ	jɛ	jɛ	ji	jɛ	jɛ	jɛ	jɛ	jɛ	ji	jɛ
<i>crier</i> (1261)	jɔi	jɛ	jɛ	jɛ	jɛ	jɛ	jɛ	jɛ	jɛ	jɛ	jɛ	jɛ	jɛ	+	jɛ	jɛ	jɛ	jɛ
<i>noyer</i> (1347)	jɔ	jɔɛ	jɛ	je	jɛ	jɛ	je	jɛ	jɛ	jɛ	jɛ	jɛ	jɛ	jɛ	jɛ	jɛ	jɛ	jɛ
<i>afouer</i> (764 «exciter (un chien)»)	+	+	+	wɛ	wɛ	wɛ	wɔɛɛ	wɛ	wɔ	wɔ	wɛ	+	wɛ	+	+	wɛ	wɛ	+
<i>écouer, surcouer</i> (865 «couper la queue»)	+	+	wɛ	wɛ	wɛ	+	wɔɛɛ	wɛɛ	+	+	wɛ	wɛ	+	wɛ	wɛ	wɛ	wɛ	+
<i>jouer</i> (1370)	wɔi	wɔɛ	wɛ	wɔɛ	wɛ	wɛ	wɔɛɛ	wɔɛ	wɔ	wɛ	wɛ	wɔ	wɔ	wɛ	wɛ	wɛ	+	+
<i>ruer</i> (872)	+	+	+	+	wɛ	wɛ	wɔɛɛ	yɔɛ	wɛ	+	+	wɛ	+	+	+	+	+	+
<i>tuer</i> (936*)	wɔi	wɛ	wɛ	wɔɛ	wɛ	wɛ	wɔɛɛ	wɛ	wɛ	wɛ	wɛ	wɛ	wɛ	wɛ	wɛ	wɛ	wɛ	wɛ

Tableau 2b. Infinitifs issus du latin *-are* derrière /j/, /ɥ/, /w/. Données de l'ALN

+: Pas de réponse ou autre type lexical.

ALF	386	387	393	394	395	396	397	398	399
<i>vouloir</i> (1414)	e	ε	i	i	i	a	e	œ	ε
<i>avoir</i> (82)	e	e	o	o, o:	ε, ε:	e	e	œ, e	e
<i>voir</i> (1408)	ε, ε:	ε:	ε:	ε:	ε:	ε:, œ:ʲ	ε:, ε:ʲ	a:ɛ	ε:, ε:ʲ
<i>pouvoir</i> (1081)	ε:	ε:	o:	i:	i:	a:	e	œ	ε
<i>recevoir</i> (1135)	ε, ε:	ε, ε:	o:	o, o:	ε	a:ɛ	e, ε	œ	ε, ε:
<i>savoir</i> (1200)	ε	ε	o	o	e	+	e	a	e

Tableau 3a. Infinitifs issus du latin -*ère* (fr. -*oir*, nd -[ε]). Données de l'ALF



ALN	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	24	35	35N
<i>vouloir</i> (1247*)	vj	œy̆	e	i	i	i	i	i	i	i	ε	ε	i	ε	e	e	ε	ɶ
<i>falloir</i> (1248)	+	œ	ε	i	i	i	i	i	i	i	ε	ε	i	ε	e	e	ε	ɶ
<i>valoir</i> (1355)	vj	œy̆	ε	i	i	i	i	i	i	i	ε	ε	i	ε	e	e	ε	ɶ
<i>pouvoir</i> (1247)	jε	wœ	e	i	i, iɣ	i	i, œ	i	i	i	ε	ε	i	ε	e	e	e	ɶ
<i>devoir</i> (1249)	vj	wœ	ε	v, wœ	ö	ö	v	œ, wœ	ε	ε	ε	ε	ɔ	ε	e	e	ε	ɶ
<i>savoir</i> (1262)	ε	œ, wœ	ε	i, v	ö	ö	œ	œ, wœ	wœ	a	ε	ε	ε	ε	ε	ε	ε	ɶ
<i>avoir</i> (1452)	ε	wœ	ε	œ, wœ	ö	ö	i, œ	ε, wœ, œ	wœ	a	ε	ε	ε	ε	e:	ε	ε	ɶ

Tableau 3b. Infinitifs issus du latin *-ére* (fr. *-oir*, nd *-[ε]*). Données de l'ALN

ALF	343	345	354	355	356	363	367	376	377	378	386	387	393	394	395	396	397	398	399
<i>se mucher</i> (191 «se cacher»)	ã	e	i	i: ı	i	e	i	je	i	i	i	ɛ	iɛ	je	iɛ	+	i	i	ji
<i>charger</i> (239)	ã	e	i	i	i	je	i	je	je	i	je	ɛ	i	i	i	i	i	ji	ji
<i>chatouiller</i> (253)	e	e	i	i	i	e	i	e	i	i	i	ɛ	ı	ı,e:	ı	i	e	i	i
<i>embrasser</i> (454)	e	e	i	i	i	e	i	je	i	i	je	ɛ	iɛ	i	iɛ	+	e	i	i
<i>fauquer, faucher</i> (541 «faucher»)	e	ɛ	i	ji	i	e	ji	je	i:	ji	i	ɛ	je	je	iɛ	ɛ	ı:	i	i
<i>gagner</i> (620)	ã	e	i	i	i	e	i	e	ı	ı	ı	ɛ	nı	i	i	i	e	i	i
<i>laisser</i> (745)	ã	e	i	i	e	e	i	je	je	i	i	ɛ	i	je:	je	je	i	i	i
<i>nager</i> (894)	ã	e	i	i	i	ı	i	je	i	i	i	ɛ	iɛ	jø	iɛ	+	ı	i	i
<i>travailler</i> (1324)	e	e	e	i	i	e	i	e	i	i	ı	ɛ	ı	ı	ı	i	e	i	i
<i>vider</i> (1385)	e	e,ø	e	e	e	e	i	e	ı	i	i	ɛ	ji	ji	iɛ	e	ji	i	i,e
Formes dominantes	e,ã	e	i	i	i	e	i	je	i	i	i	ɛ	ı, iɛ	i/ı, e/e:	i/ı, iɛ	i	e, i/ı	i	i

Tableau 4a. Verbes dont le radical se termine par une consonne palatalisée. Données de l'ALF

+ : Pas de réponse ou autre type lexical.

ALN	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	24	35	35N
<i>fauquer, faucher</i> (130 «faucher»)	jɛ	ɪ	i	iɛ̃	iɛ̃	i	i	iɛ̃	i	i	i	ɪ	i	ɛ̃	i	i	i	+
<i>ensaquer, empouquer</i> (176«ensacher»)	ɛ	ɪ	i	iɛ̃	iɛ̃	i	iɛ̃	iɛ̃	i	i	i	i	i	ɛ̃	i	i	i	i
<i>charger</i> (209)	jɛ	ɪ	i	iɛ̃	iɛ̃	i	i	iɛ̃	i	i	i	i	i	ɛ̃	i	i	e	+
<i>élaguer</i> (506)	+	+	+	i	iɛ̃	i	iɛ̃	iɛ̃	i	i	i	i	i	ɛ̃	i	i	i	+
<i>soigner</i> (785 «affourager» et 1163)	ɛ	ɪ	i	i, iɛ̃	iɛ̃	i	i, iɛ̃	i, iɛ̃	i	i	i	i	i	ɛ̃	i	i	i	i
<i>manger, mouger</i> (1141 «manger»)	jɛ	ɪ	i	i, iɛ̃	i, iɛ̃	i	i, jɪ, iɛ̃	i, iɛ̃	i	i	ɪ	i	i, iɛ̃	ɛ̃	i	i	i	i
<i>griller, dégriller</i> (1202 «glisser»)	+	ɪ	i	i	iɛ̃	i	i	iɛ̃	i	i	i	i	i	ɛ̃	i	i	ɛ	i
<i>laisser</i> (1211)	jɛ	ɪ	i	i	iɛ̃, jɛ̃	i	jɪ	iɛ̃	i	i	i	i	i	ɛ̃	i	i	i	i
<i>mucher</i> (1215 «cacher»)	jɛ	ɪ	i	i	iɛ̃	iɛ̃	i	iɛ̃	i	i	i	i	i	ɛ̃	i	i	i	i
<i>aider</i> (1272)	jɛ	ɪ	i	jɪɛ̃	jɛ̃	jɪ	jɪɛ̃	jɪɛ̃	jɪ	i	jɪ	jɪ	jɪ	ɛ̃	i	jɪ	jɪ	jɪ
Formes dominantes	jɛ	ɪ	i	i, iɛ̃	iɛ̃	i	i, iɛ̃	iɛ̃	i	i	i	i	i	ɛ̃, ɛ̃	i	i	i	i

Tableau 4b. Verbes dont le radical se termine par une consonne palatalisée. Données de l'ALN

+: Pas de réponse ou autre type lexical.